Octobre 1937

332. H. Koch. *CR de J. Haller, Das Papsttum I* (voir *Bull.* III, 1er s. nº 8). — Theol. Literaturzeit. 60 (1935) 272-278.

Ce long compte rendu sur un sujet qu'il connaît, permettait à M. K. de dire des choses importantes. Il s'en est abstenu. Son exposé des thèses singulières et violentes de M. H. se tient volontairement en dehors de la critique du fond, encore qu'il les détaille assez pour que le lecteur soit édifié. On trouvera, en fin de la recension, une gerbe de menues corrections de détail. B. C.

333. B. J. Kidd. *The Roman Primacy to A. D. 461.* — London, S. P. C. K., 1936 ; in 12, 159 p. Sh. 5.

334. J. Stevenson. *CR de B. J. Kidd, The Roman Primacy to A. D. 461* (voir *Bull.* III, nº 333). — Journ. theol. Stud. 38 (1937) 193-194.

335. M. B. *Dr. Kidd and the Roman Primacy.* — Month 169 (1937) 176-179.

D'étendue volontairement réduite, ce volume est probablement l'un des plus importants précis qui aient été écrits par une plume anglicane sur la question de la primauté romaine. Le Rd K. s'en est tenu strictement à la primauté, à l'exclusion des idées connexes. S'il arrête son enquête à l'an 461, c'est parce qu'il estime que, depuis saint Léon, la thèse romaine n'a plus évolué sensiblement : la position de 461 est en somme déjà celle du concile du Vatican.

La valeur singulière de cet ouvrage lui vient de son extrême densité : sous une forme suffisamment claire et documentaire à souhait, il résume et apprécie l'essentiel des faits, éliminant tout le superflu. Le lecteur qui voudrait davantage pourra se reporter à l'*History of the Church to A. D. 461*, du même auteur, publiée en 1922.

« J'ai cherché à m'en tenir à l'aspect purement historique de la question» (préface). Mais il est impossible d'exposer les faits sans les interpréter. Or, en pareille matière, l'interprétation est délicate. Nous ne croyons pas que le Rd K. ait toujours réussi à correctement interpréter : le sens qu'il donne au témoignage d'Irénée nous semble trop maigre (p.15), les raisons de l'intervention romaine exigée du pape par Cyprien dans l'affaire de Marcien d'Arles sont insuffisantes, à notre avis (p. 31). Nous pourrions dénoncer ainsi tout le long du livre de menues réductions de la vérité, dont la somme n'est pas sans sérieusement altérer la courbe de l'histoire de la primauté.

Mais il y a mieux à faire qu'à regretter ce qui manque. Il faut enregistrer l'acquis et voir comment ce livre peut aider les esprits sincères à se comprendre.

Le Rd K., dans les conclusions assez radicales qui terminent son étude (p. 154-155), dit que la primauté romaine « fut une primauté de direction (*leadership*, le mot est difficile à traduire) : plus qu'une primauté d'honneur quoique moins qu'une primauté de juridiction » (p. 155). On sent aussitôt que tout le problème consiste à définir ce qu'est une *leadership* qui ne comporterait pas de *juridiction*, de quelle source elle émane et quelle est sa destination. On peut se demander si la limitation de son point de vue à la seule primauté n'a pas fait tort à l'auteur : y a-t-il, historiquement, entière séparation entre infaillibilité et primauté ? Bien des faits suggèrent le contraire. L'Église romaine fut jugée posséder à un titre éminent le charisme de l'absolue sûreté doctrinale, en matière de foi comme en matière de mœurs ; dès l'origine c'est souvent sur cette base que l'on trouve établie la *leadership*. Au second siècle déjà Irénée et le pape Victor l'attestent. Victor en tire même des conséquences disciplinaires. Il exagérait dans l'application, mais bientôt, sous peine que devienne illusoire la fonction essentielle du siège romain, il faudra bien que s'accentue la force de coercition et que s'organise la juridiction. Le Rd K. a montré comment peu à peu, en face de la politique et de l'hérésie, l'évêque de Rome a exigé de plus en plus impérieusement l'obéissance.

Le pouvoir romain a été dès les débuts un fait et une doctrine, mais conçue le plus souvent comme une conséquence de la *leadership* générale. Il n'y a aucun doute qu'on la savait rattachée à saint Pierre, encore que le passage de son apostolat à l'épiscopat de Lin n'ait pas été considéré comme une simple succession — celle qui fait succéder un égal à son égal. Quant à la « théorie » — pour employer le mot du Rd K. — de l'institution juridictionnelle directe par les paroles évangéliques, elle a des attestations moins anciennes. Elle ne fonda rien : c'est sa correspondance avec la tradition séculaire qui en a garanti dans l'Église la valeur. On ne devrait jamais, en ecclésiologie, dissocier le mutuel soutien que se confèrent les deux sources de la révélation.

Dans deux recensions intéressantes du livre du Rd K. on conteste (J. Stevenson) son interprétation d'Irénée et ses appréciations sur le concile de Sardique ; plus radicalement (M. B. dans le *Month*), le rapport du siège apostolique avec Pierre et Paul et la méthode générale dans l'interprétation du développement dogmatique.

Il nous semble que là gît le problème, et qu'un pas sérieux est fait lorsqu'on reconnaît autrement qu'en paroles qu'il y eut un développement dogmatique. B. C.

336. K. JÄNTERE. *Die römische Weltreichsidee und die Entstehung der weltlichen Macht des Papstes* (Annales Universitatis Turkuensis, series B 21). — Turku, Turun Yliopiston Kustantama, 1936 ; in 8, XXII-360 p. FM. 100.

Le titre de cet excellent travail est inquiétant : nous avons dû subir depuis quelque temps, sur la papauté et son développement, trop de dissertations où l'esprit de synthèse abstraite faisait tort à l'histoire. On s'arme de défiance contre tout ce qui semble s'en rapprocher. Elle est ici injustifiée : M. J. réagit visiblement contre tout apriorisme.

Les premiers chapitres de son livre décrivent les progrès de l'idée impérialiste à Rome. Développement aux Ier et IIe siècles ; évolution vers l'absolutisme, au IIIe ; Dioclétien et Constantin ; Constantinople et l'empire byzantin ; l'idée de l'unité de l'empire aux IVe et Ve siècles.

La position de l'Église en face de ces tendances est alors étudiée. D'abord les circonstances qui firent de l'évêque de Rome le chef de l'Occident ; ensuite les faits qui amenèrent le pouvoir temporel ; les tractations de la papauté avec les Francs, depuis Charles Martel jusqu'à Charlemagne ; l'empire carolingien en face de Constantinople.

M. J. fait voir que Léon et Gélase, en revendiquant les droits de l'Église et en s'appliquant à définir son statut en face de l'empire byzantin, obéissaient à leur conscience. Le rôle de S. Grégoire fut plus important encore. M. J. en montre, mieux que Caspar, la signification. Les évêques de Rome, ne pouvant et ne voulant pas être des évêques lombards, restèrent fidèles aussi longtemps que possible à Byzance. C'est cette fidélité même qui fit que sous S. Grégoire la carence du pouvoir impérial obligea le pape de Rome à prendre le premier rang. Tôt ou tard cela devait entraîner le pouvoir temporel. Bientôt la logique des choses conduirait à demander appui à la seule puissance catholique sérieuse d'Occident : les Francs.

« Dans la politique des papes nous n'avons pu constater aucun effort conscient pour se libérer de l'autorité impériale de Constantinople. Ce fut par la force des circonstances et le besoin de sauvegarder leur propre idéal qu'ils se virent forcés de s'allier, à contre cœur, aux Francs » (p. 350).

On est heureux de voir ces conclusions, longtemps reconnues évidentes par les historiens, revendiquées à nouveau sans hésitation par la philosophie de l'histoire. C'est une libération. B. C.

337. K. Heussi. *War Petrus in Rom ?* — Gotha, L. Klotz, 1937 ; in 8, 69 p. Mk. 2.

338. H. Lietzmann. *Petrus römischer Märtyrer.* — Sitzungsber. Preuss. Akad. Wiss., Philos.-hist. Kl. 1936, 392-410. Mk. 1.

339. K. Heussi. *War Petrus wirklich römischer Märtyrer ?* — Sonderdruck aus *Christliche Welt* 51 (1937) Nr. 4 (Leipzig, L. Klotz, 1937 ; in 12, 24 p. Mk. 0.50).

340. B. Altaner. *War Petrus in Rom ?* — Theol. Revue 36 (1937) 177-188.

Il serait assez vain de reprendre les témoignages qui fondent l'opinion que Pierre vint à Rome et y souffrit le martyre, si l'on n'avait qu'à pro-

clamer ses préférences pour tel argument déjà produit ou telle objection déjà formulée. Il faut avoir quelque chose de neuf à dire.

M. Heussi est dans ce cas. Ce qu'il a à dire est si neuf que la venue de Pierre devient non seulement invérifiable par manque de preuves, mais positivement exclue et cela par le témoignage le plus constamment apporté en sa faveur : l'épître de S. Clément (5,1-6,2) !

Ce texte est dans toutes les mémoires : parmi les victimes de la méchanceté Clément compte les « bons » Apôtres Pierre et Paul, auxquels se joignit la foule des martyrs de la persécution de Néron. Ici se place la remarque de M. Heussi. Il fait observer que, tandis que les souffrances et les travaux de Paul, ses voyages en Orient et en Occident, sont complaisamment décrits par Clément, la notice parallèle sur Pierre est très brève, et d'une banalité parfaite. Clément voulait cependant le célébrer autant que son émule. S'il n'en a rien dit de précis, c'est qu'il n'a rien su trouver. Il ignorait donc son martyre, sinon, dit M. H., sa manière banale de parler devient « psychologiquement inintelligible ».

M. Lietzmann, qui a défendu ailleurs la venue de Pierre à Rome, s'est empressé de répondre. Si la notice sur Paul est plus détaillée, dit-il, c'est manifestement parce que les Épîtres, qui en fournissent exclusivement toutes les données, sont plus explicites que les Actes, source de Clément pour Pierre. La notice sur Paul n'est pas moins livresque que l'autre. Elles sont d'ailleurs littérairement parallèles, et cette correspondance voulue devient presque verbale au point précis où il s'agit du martyre : le mot *μαρτυρήσας* est employé de part et d'autre. S'il faut penser qu'il ne signifie pas le martyre mais le témoignage, ce qui est possible, on en conclura simplement que, pas plus pour Paul que pour Pierre, Clément n'affirme formellement qu'il mourut martyr, car il est, je pense, enfantin d'attribuer un autre sens à *οὕτω* dans la notice sur Pierre qu'à *οὕτως* dans celle sur Paul, la volonté de parallélisme étant ici plus évidente que jamais. Mais dès lors, si Clément s'est abstenu de mentionner explicitement le martyre de Paul à Rome, certain cependant et certainement connu de lui, quelle conclusion fâcheuse pourrait-on déduire de son silence sur le martyre romain de Pierre ?

En réalité, malgré la tentative de réplique de M. Heussi à M. Lietzmann (parue dans *Christliche Welt)*, où il assure que *μαρτυρήσας* n'a jamais eu le sens de martyre avant l'an 150, on tiendra pour possible qu'il en fut autrement. M. Altaner a opportunément cité l'étude de H. von Campenhausen (*Die Idee des Martyriums in der alten Kirche*, Göttingen 1936) où, s'appuyant sur Apoc. 1,5 ; 2,13 ; 17,6, on démontre que dès le premier siècle *μάρτυς* est déjà « martyr ». Le témoignage dont parle Clément est le suprême témoignage. Ainsi prend corps et cohésion tout le passage, les notices sur Pierre et Paul se continuant naturellement par le rappel des martyrs de Néron.

Dans sa brochure, M. Heussi a étoffé sa thèse en instituant la critique des autres sources d'information sur le séjour et le martyre de Pierre à Rome. Il voudrait que le plus ancien témoin de la tradition fût Denys

de Corinthe, lequel dépendrait de Clément qu'il aurait mal compris. M. Lietzmann, en le réfutant, insiste à bon droit sur l'attestation explicite du 4e évangile (ch. 21).

Il est légitime d'estimer que le témoignage de Clément n'a pas à lui seul toute la clarté désirable, mais comment résister à la lumière qui jaillit d'un ensemble d'indices indépendants qui n'ont rien de tendancieux ? C'est l'hypothèse de leur coïncidence fortuite avec la tradition romaine qui est, à notre sens, « undenkbar ». B. C.

341. F. J. Dölger. *Die Eucharistie als Reiseschutz. Die Eucharistie in den Händen der Laien.* — Antike u. Christentum 5 (1936) 232-247. IIe s.

A propos d'un texte de S. Ambroise, M. D. étudie la signification de l'usage d'emporter l'eucharistie chez soi et de s'en servir comme d'une protection. Se basant sur des documents remontant au IIe siècle, et sur l'analogie avec les usages païens, il y voit un rite se rattachant au sacrifice. Il souligne l'intérêt de ces coutumes populaires pour l'étude de la foi en la présence réelle et pour l'histoire du sacrifice de la messe.

B. C.

342. J. Madoz. *Potentior principalitas.* — Estud. ecles. 5 (1936) 360-366.

Le P. M. complète sur ce point la documentation irénéenne de D. Van den Eynde (*Les normes de l'enseignement chrétien* ; voir *Bull.* II, nº 373), en citant deux textes de l'*Adversus haereses* : le Christ, *homo principalis* (V, 21,1) et le feu destiné au démon *principaliter* (III, 23,1-3), où se trouve aussi l'idée d'origine. Puis il retrouve le même sens dans quelques attestations postérieures latines : Tertullien, Cyprien, Pacien, S. Léon et le Ve concile de Carthage. B. R.

343. G. L. Prestige. *God in Patristic Thought.* — London, W. Heinemann, 1936, in 8, xxxiv-318 p. Sh. 12.6. IIIe s.

M. P. a réussi un livre tout à fait remarquable. Il n'y est pas arrivé directement par la voie de l'histoire du dogme, mais par celle de la philologie. Occupé avec d'autres savants à la rédaction d'un lexique du grec patristique, il a pu saisir la vie des mots et la décrire avec une particulière pénétration. La plus grosse partie de l'ouvrage est consacrée à la Trinité. Mais trois chapitres précèdent où sont étudiés les « éléments du théisme », c'est-à-dire les implications ontologiques de l'idée de nature divine, — la « divine transcendance » exprimée surtout par l'*agenetos*, — puis la « divine providence », titre peut-être un peu étroit pour désigner le contenu de ce chapitre où il est surtout question des voies positives de la manifestation de Dieu. La suite se développe alors, depuis la position de la triade divine (critique du binitarisme), la théologie du Verbe et le problème si délicat mais si révélateur du subordinatianisme, jusqu'à l'époque où s'obtient la claire perception de l'identité numérique des

personnes, obtenue, bien au delà des termes (*homoousios*, n'ayant pas, par soi, la vertu de définir plus que l'égalité substantielle) grâce à la réflexion d'Athanase surtout et des Cappadociens. L'analyse des mots *prosopon*, *hypostasis*, *ousia*, et plus loin d'*hyparxis*, forme les chapitres les plus captivants de l'ouvrage et les plus caractéristiques de la manière de l'auteur : de petits chefs-d'œuvre.

La théologie latine est peu représentée dans cette étude : sauf en un chapitre ingénieusement intitulé : « Monothéisme organique », où M. P. examine l'économie trinitaire interne de Tertullien et d'Hippolyte. Des pages qu'on eût souhaité bien plus longues font un parallèle sommaire entre la théologie grecque des personnes, si scripturaire, et la théologie latine beaucoup moins nuancée. M. P. souligne que, dans sa théologie trinitaire, Tertullien dépend beaucoup moins de la terminologie juridique que de la pensée grecque. On pourrait aussi souligner à quel point la théologie latine est dominée par l'idée de Verbe, qui ne joue pas chez les Grecs ce rôle de premier plan, ou qui, du moins n'y remplit pas cette fonction synthétique. B. R.

344. G. DIX O. S. B. *The Idea of « The Church » in the Primitive Liturgies.* — The Parish Communion. A Book of Essays. Edited by A. G. HEBERT (London, S. P. C. K., 1937 ; in 8, XII-311 p. Sh. 7.6) 95-143.

Dom D. trace une esquisse de la liturgie eucharistique primitive, en prenant pour guide la *Paradosis* d'Hippolyte, et il en fait ressortir certains traits de l'Église. En vertu de son indissoluble union avec le Christ, elle offre et elle est offerte avec lui, participant à la fois à la qualité de prêtre de son chef et à celle de victime. L'eucharistie est le sacrifice de l'Église tout entière. Elle ne deviendra sacrifice du prêtre pour l'Église que par une cléricalisation malencontreuse. Il y a du vrai et du faux dans cette thèse. L'Eucharistie est bien le sacrifice de l'Église et l'on ne peut nier que la pratique du moyen âge n'ait pas toujours répondu à l'idéal primitif, ni même que certaines déviations doctrinales ne se soient produites. On peut dans un certain sens parler de cléricalisation, si l'on veut dire par là que le peuple participant de moins en moins activement aux mystères, la célébration de ceux-ci est devenue de plus en plus affaire de clercs. Mais cette situation de fait est un résultat, non une cause. Attribuer cette décadence au relief plus grand donné au pouvoir sacerdotal, c'est une explication gratuite. Il arrive d'ailleurs à dom D. de dépasser parfois les documents qu'il utilise. Présenter l'élection par le peuple comme un élément aussi essentiel que l'imposition des mains, p. 130, est plus qu'une exagération. Si dom D. avait étudié les éléments proprement romains du rituel d'ordination, il aurait été frappé de leur tendance monarchique qui contraste avec le caractère plus démocratique des éléments gallicans. En Gaule prêtres et diacres sont élus par le peuple. A Rome, ils sont choisis par le pape et l'avis du peuple à une valeur toute négative. Dom D. exagère aussi l'ancienneté et l'importance du rite de l'offrande. Je ne le crois pas antérieur au IV[e] siècle. B. B.

345. J. KÖHNE. *Die Bussdauer auf Grund der Briefe Cyprians.* — Theol. Glaube 29 (1937) 245-256.

A la lumière des textes M. K. se range à l'avis de B. Poschmann, contrairement à celui de H. Koch. Les dispositions du concile de 251 et les décisions de Cyprien montrent que, régulièrement, on ne prévoyait pas que la pénitence durerait toute la vie : la durée sera proportionnée à la gravité de la faute. Les cas des mourants et des *libellatici* reçoivent leur solution propre. B. C.

346. Ph. MERLAN. *CR de P. Henry, Plotin et l'Occident* (voir *Bull.* II, n° 835). — Gnomon 12 (1936) 537-541. IVe s.

Au terme d'un examen sérieux le recenseur conclut très favorablement Sans doute le P. H. n'a pas innové radicalement, mais il a scruté les textes de façon plus incisive et sait en tirer toutes les conséquences. Peut-être cette méthode est-elle çà et là trop subtile et hasardée. M. M. estime que la thèse du P. H. sur l'influence de Plotin ne détruit pas nécessairement celle de W. Theiler sur Porphyre (voir *Bull.* II, n° 468 et III, n° 350). Elles nous semblent cependant presque contradictoires.

Le recenseur approuve les éloges donnés dans le même périodique (p. 543-549) par M. H. R. Schwyzer à la thèse complémentaire du P. H. sur les deux éditions de Plotin. B. C.

347. H. VON CAMPENHAUSEN. *CR de F. H. Dudden, The Life and Times of St. Ambrose* (voir *Bull.* III, n° 145). — Histor. Zeitschr. 155 (1936) 338-339.

Le livre de M. Dudden, salué par plusieurs comme un chef-d'œuvre, est jugé plus équitablement, croyons-nous, par M. v. C. Il constate que le travail de M. D. a toujours été personnel, mais parfois trop peu informé de ce que d'autres avaient écrit avant lui. Ainsi s'est-il fait plus d'une fois que son traitement de la matière reste inférieur à l'état actuel des recherches.

La lacune la plus regrettable est d'avoir trop isolé Ambroise dans l'examen des questions de politique ecclésiastique : en réalité, il se rattache à un courant déjà puissant chez Athanase et d'autres.

Lorsqu'il analyse les idées morales et dogmatiques d'Ambroise, M. D. réussit à être presque complet et donne des renseignements de première main, mais il est souvent superficiel. B. C.

348. N. H. BAYNES. *CR de J. R. Palanque, Saint Ambroise et l'empire romain* (voir *Bull.* II, n° 930). — Engl. hist. Rev. 51 (1936) 302-311.

Très importante recension. Plusieurs points y sont discutés à fond, notamment la date du concile de Sirmium et la chronologie des faits relatifs au concile d'Aquilée (381) : les quatre arguments de M. P. sont successi-

vement réfutés. M. B. conteste encore son exposé de l'affaire de la basilique.

La critique de M. B. corrobore celle de M. Mc Guire (cf. *Bull.* III, nº 20). Il conclut néanmoins que M. P. a écrit un livre de valeur. B. C.

349. W. Seston. *Controverses chrétiennes.* — Revue Études anciennes 38 (1936) 349-352.

Parlant de l'article de M. Palanque sur la date du concile de Turin (cf. *Bull.* II, nº 1167), M. S. estime improbable la date proposée, mais il approuve, contre Babut, que l'attitude fut plutôt favorable au siège romain qu'entachée de gallicanisme. B. C.

ve s. **350.** Ph. Merlan. *CR de W. Theiler, Porphyrios und Augustin* (voir *Bull.* II, nº 468). — Gnomon 12 (1936) 527-534.

Le recenseur prend fort au sérieux le livre de M. Th. Il en fait une analyse très détaillée et très documentaire. Il en accepte les conclusions sur la dépendance de Porphyre, mais revendique pour Augustin une réelle originalité. B. C.

351. Ph. Merlan. *CR de J. Barion, Plotin und Augustinus* (voir *Bull.* II, nº 937). — Gnomon 12 (1936) 541-543.

Peu d'appréciations critiques. Estime que M. B. a traité sa matière de façon trop abstraite ; par là il fait contraste avec le P. Henry (voir *Bull.* II, nº 835), beaucoup moins systématique. La critique de M. M. me semble injustifiée, mais il est certain que M. B. a manqué de mordant çà et là dans le traitement des plus importantes doctrines. B. C.

352. Ph. Merlan. *CR de J. Guitton, Le temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin* (voir *Bull.* II, nº 232). — Gnomon 12 (1936) 534-537.

Sans méconnaître ce que le volume de M. G. a de pénétrant, le recenseur estime qu'il est trop unilatéral. On ne doit pas ne voir entre Plotin et Augustin que l'opposition. Il n'est pas possible de pousser si loin l'antithèse sans supposer qu'Augustin s'est ordinairement mépris sur le sens de la philosophie plotinienne. L'excès du livre de M. G. vient sans doute de la limitation de son sujet : en n'examinant qu'un point précis on risque de fausser la perspective de l'ensemble.

Ce jugement sévère n'est pas sans fondement, mais il nous paraît méconnaître la haute valeur du livre de M. G. B. C.

353. K. Mras. *Makrobius' Kommentar zu Ciceros Somnium.* Ein Beitrag zur Geistesgeschichte des 5. Jahrhunderts n. Chr. — Sitzungsber. Preuss. Akad. Wiss., Philos.-hist. Kl. 1933, 232-286.

M. M. s'attache principalement à déterminer les sources du Commentaire. Ce sont en premier lieu Plotin — quoi qu'on en ait dit — et Porphyre. M. M. fait le relevé des citations et emprunts, et constate que, pour ce qui est de ces derniers, Macrobe, loin de copier servilement ses modèles, garde une remarquable originalité, notamment dans la section sur l'âme.

M. C.

354. J. RUIZ-GOYO. *Carta dogmática de San León Magno a Santo Toribio, obispo de Astorga.* — Estud. ecles. 15 (1936) 367-379.

Ayant analysé la célèbre épître, l'auteur s'efforce de montrer quelle influence elle eut en Espagne, en particulier dans les symboles antipriscillianistes et dans l'histoire du *Filioque*. Les rencontres littéraires m'ont paru un peu faibles.

B. C.

355. J. RIVIÈRE. *Contribution à la théologie du sacrifice. A propos du martyre de saint Laurent.* — Rev. Scienc. relig. 15 (1935) 220-226.

M. R. analyse un texte du sacramentaire léonien où il est question de *hostia, incensum*, à propos du martyre de saint Laurent. C'est dire qu'il évoque l'idée de sacrifice. M. R. se demande quelle conception l'auteur pouvait bien se faire du sacrifice, et il soupçonne, dans le contexte, l'intention d'en accentuer l'élément spirituel. L'indice est fort mince, M. R. en convient ; et, à notre sens, il n'est guère possible d'en tirer quelque chose de précis. Tout ce que le texte et bien d'autres similaires nous permettent de constater, c'est que, aux yeux des anciens, le sacrifice était un hommage à Dieu par voie d'immolation physique.

M. C.

356. P. GALTIER S. J. *Pénitents et convertis. De la pénitence latine à la pénitence celtique.* — Revue Hist. ecclés. 33 (1937) 5-26, 277-305.

Prenant son point de départ dans un passage célèbre de Gennade sur la pénitence, le P. G. montre, par une série de textes suggestifs, quelle erreur on commettrait en assimilant toujours les *conversi* aux moines. Très régulièrement la *conversio* est un état de volontaire éloignement des vanités du monde, par une vie pieuse, retirée et austère, sans que ceux qui la mènent aient quitté le siècle pour embrasser l'état monastique. On s'est adonné à ce genre d'ascétisme pour différents motifs parmi lesquels le devoir de faire pénitence tient une notable place.

L'article du P. G. met cela en parfaite lumière. Il le fait avec les nuances voulues : Y a-t-il eu toujours intervention ecclésiastique ? Quelles étaient les péchés que pareille pénitence expiait ? Autant de questions le plus souvent insolubles. Manifestement les faits rassemblés par l'auteur attestent des pratiques généralisées plutôt qu'une institution.

Le seul point sur lequel je dois mettre une sérieuse réserve est l'initial.

Faut-il voir déjà dans la *secreta paenitentia* de Gennade cette discipline et non, comme on le croit généralement, l'entrée en religion ? Le P. G. a raison lorsqu'il dit que ni *mutato prius saeculari habitu*, ni *confesso religionis studio*, ne sont des indices suffisants. Mais l'ensemble du texte de Gennade impose une conclusion plus ferme. Après avoir parlé de celui *quem capitalia et mortalia peccata non gravant*, Gennade en vient au coupable de *mortalia crimina*. Devant celui-ci s'ouvrent deux voies de pénitence : la publique : *hortor prius publica paenitentia satisfacere et ita sacerdotis iudicio reconciliatum communioni sociari*, ou la secrète : *sed et secreta satisfactione solvi mortalia crimina non negamus, sed mutato prius saeculari habitu et confesso religionis studio*. Puisqu'il s'agit dans les deux disciplines des *mortalia crimina*, la *secreta satisfactio* ne peut être la simple pénitence secrète telle que les textes réunis par le P. G. la décrivent, car qui croira qu'on ait eu, pour les mêmes fautes graves, le choix entre la très dure pénitence publique et une forme d'expiation beaucoup plus douce et surtout plus honorable puisqu'elle était partagée par de saintes gens qui n'avaient aucun *grave crimen* à se reprocher ? La coexistence de ces deux satisfactions, pour les mêmes fautes, dans la même région, ne saurait être admise.

Il en va autrement s'il s'agit de la vie monastique, classique substitut de la pénitence publique. B. C.

357. F. GALLESIO. *La cristologia di S. Massimo di Torino.* — Scuola cattol. 64 (1936) 617-639.

Le relevé des passages où saint Maxime laisse voir sa christologie paraît très soigneux. La critique à faire d'un tel travail est d'ordre préjudiciel. Bruni avait attribué à Maxime une foule de sermons d'authenticité douteuse. Jusqu'ici aucune étude approfondie n'a été tentée pour discriminer d'après les manuscrits ce qui revient à l'évêque de Turin (voir un premier essai dans *Rev. bén.* 34 ,1922, p. 89 et 45, 1933, p. 109) et pour en fixer le texte correct. Tant que cela n'aura pas été établi, l'utilisation de Maxime pour l'histoire des dogmes ne pourra se faire qu'avec mille précautions. B. C.

358. N. PFLAUM. *Die religiöse Disputation in der europäischen Dichtung des Mittelalters.* Erste Studie. *Der allegorische Streit zwischen Synagoge und Kirche.* — Firenze, L. S. Olschki, 1935 ; in 4, 100 p. L. 50.

La poésie polémique religieuse est un genre littéraire assidûment pratiqué au moyen âge. M. P. se propose de lui consacrer une série de monographies et de tirer de l'oubli bon nombre de pièces encore inédites. Il annonce des études théologico-littéraires sur la poésie polémique du christianisme contre le judaïsme, le paganisme, l'Islam ; du catholicisme contre les sectes et le protestantisme ; enfin, de la religion chrétienne contre l'ensemble de ses rivales. Le présent fascicule est consacré à l'un des thèmes caractéristiques de la polémique anti-juive, la lutte entre la Synagogue et l'Église. M. P. y examine pour la première fois l'ensemble des textes im-

portants, latins, français, allemands et espagnols. Outre la *Desputoison de la Sinagogue et de sainte Eglise* de Clopin et la *Queste del saint Graal*, il signale une douzaine de passages des mystères du XIVe et du XVe siècles. Mais auparavant, il soumet à une étude soignée les pièces plus anciennes qui leur servent de sources plus ou moins directes, notamment le *De altercatione Ecclesiae et Synagogae dialogus* du Pseudo-Augustin (vers le milieu du Ve siècle) et la *Disputatio Ecclesiae et Synagogae* attribuée à un certain Gilbert. L'analyse minutieuse de l'*Altercatio* et sa comparaison avec un texte syriaque analogue, la *Sôgîtha* de Jacques de Saroug, induisent l'auteur à postuler l'existence d'un modèle grec, créé au Ve siècle, et dont l'*Altercatio* latine n'est probablement qu'une traduction. Quant à la *Disputatio*, dépendante de l'*Altercatio*, et dont semble s'inspirer la littérature postérieure, M. P. la restitue à Gilbert de Tournai. En cours de route, il élimine à bon droit du débat une prétendue *Altercatio Synagogae et Ecclesiae* éditée à Cologne en 1537 et qui n'a rien d'une discussion entre la Synagogue et l'Église. D'après la description donnée, il doit s'agir de l'*Eruditionis didascalion* d'Hugues de Saint-Victor. M. C.

359. H. R. PATCH. *Consolatio Philosophiae IV m. VI, 23-24.* — Speculum 8 (1933) 41-51. VIe s.

Dans plusieurs passages de la *Consolatio*, notamment l. IV m. 6, Boèce parle de la loi divine qui gouverne et tient ensemble l'univers. Ces réflexions sont intimement liées aux spéculations sur les éléments, en particulier sur les mouvements naturels de la terre et du feu. M. P. montre combien en cela Boèce est dans la tradition grecque et platonicienne. Outre des points de contact avec le Pseudo-Denys et Augustin, il signale le rapport étroit avec le Timée d'une part et le commentaire de Proclus d'autre part. M. P. ajoute cependant que tout cela se colore un peu du fait que Boèce est chrétien. M. C.

360. H. R. PATCH. *Necessity in Boethius and the Neoplatonists.* — Speculum 10 (1935) 393-404.

La préscience de Dieu n'impose-t-elle pas la nécessité à l'homme ? Boèce répond en distinguant nécessité simple et conditionnelle. En examinant les divers passages où cette distinction apparaît, M. P. décèle l'influence d'Aristote, notamment du *De generatione et corruptione* et sans doute aussi de la Physique. M. C.

361. CASSIODORI SENATORIS *Institutiones.* Edited from the Manuscripts by R. A. B. MYNORS. — Oxford, Clarendon Press, 1937; in 8, LVI-193 p. Sh. 12.6.

Voici la première édition correcte des *Institutiones*. Grâce à un dépouillement attentif de la tradition manuscrite, M. M. n'a pas de peine à montrer que l'ouvrage de Cassiodore a subi de graves altérations dont aucune édition antérieure n'est exempte. Ses deux livres, traitant de matières fort

différentes, ont été copiés à part pour des fins diverses, et le second, qui prêtait davantage aux interpolations, en a subi d'importantes, surtout par addition de passages empruntés à Boèce. Il y a deux familles distinctes du livre II interpolé.

Les principes de restitution sont fermes : on s'attachera aux mss qui contiennent les deux livres. Il n'en reste que deux : *Bamberg H. J. IV 15*, du VIII[e] s., et *Paris Mazar. 660*, du X[e]. La valeur de la tradition qu'ils représentent est garantie par la comparaison avec les extraits d'Isidore qui, dans ses *Etymologiae*, a beaucoup usé des *Institutiones*. La liste de ses emprunts est donnée p. 193. Au terme de la substantielle introduction, où M. M. fournit sur tous les témoins du texte tous les renseignements précis, il exprime le vœu qu'une édition commentée fasse ressortir l'importance de l'ouvrage capital de Cassiodore. Il n'est pas en effet de champ du savoir du moyen âge qui ne s'en trouverait éclairé. Fiat ! B. C.

362. L. R. Lind and A. Rapp. *A Manuscript of the Tractatus de quattuor virtutibus*. — Speculum 8 (1933) 255-257.

363. C. W. Barlow. *A Manuscript of Seneca en the Library of Indiana University*. — Speculum 9 (1934) 322-324.

MM. L. et R. signalent un nouveau manuscrit du *Tractatus*, souvent attribué à Sénèque, mais qui est l'œuvre de Martin de Braga. Le manuscrit conservé à l'Université d'Illinois est du XV[e] siècle.

M. B. fait connaître deux autres manuscrits américains du même opuscule : *Chicago Univ. 42*, également du XV[e] siècle, et *Indiana Univ.*, du XIII[e] siècle. Il dit en avoir rencontré 425 témoins — textes latins ou traductions — au cours de ses recherches dans les catalogues. Le plus ancien témoin est *Clm 14492* (et non *144* comme on prétend d'ordinaire), du IX[e] siècle. On peut distinguer trois formes textuelles. La première et la plus ancienne, qui porte le titre *Formula vitae honestae*, est introduite le plus souvent par la lettre de Martin au roi Miron (dans les manuscrits antérieurs au XII[e] siècle, sauf deux). La seconde, intitulée *De quattuor virtutibus*, amputée de la lettre et attribuée le plus souvent à Sénèque, offre un texte très corrompu. La troisième, intitulée *De copia verborum*, a été profondément remaniée et ne paraît pas antérieure au XII[e] siècle.

M. C.

VIII[e] s. **364.** M. L. W. Laistner. *The Spanish Archetype of MS Harley 4980 (Bede's Exposition of Acts)*. — Journ. theol. Stud. 37 (1936) 132-137.

L'intérêt de ce modèle espagnol d'un ms. ancien est qu'il remonterait au VIII[e] siècle. Indice nouveau de l'étonnante et rapide diffusion des œuvres de Bède (Voir sur ceci *Bull.* III, n[o] 160). B. C.

365. M. L. W. Laistner. *The Latin Version of Acts Known*

to the Venerable Bede. — Harvard theol. Rev. 30 (1937) 37-50.

Il résulte d'une enquête approfondie que le texte des Actes suivi par Bède est l'*Amiatinus*, souvent comparé avec le *Laudianus* de l'ancienne version.

Mais M. L. montre que, au moins deux autres mss de la Vulgate furent consultés par Bède : l'un du type représenté par le *Toletanus*, l'autre par le *Book of Armagh*. Pour l'ancienne latine on discerne certains rapprochements avec *p*, d'autres avec un ms. de type inconnu. Cette dernière conclusion est la plus instructive de l'article. M. L. assure aussi que Bède a utilisé plusieurs mss grecs. B. C.

366. A. L. MAYCOCK. *Bede and Alcuin (735-1935).* — Hibbert Journal 33 (1934-35) 402-412.

Article d'exposition générale, mais avec un réel sens historique. M. M. conclut que, comme Bède, Alcuin s'est attaché à conserver le legs du passé. Il a appliqué dans le domaine de l'éducation pratique ce que Bède avait fait comme écrivain et comme érudit. M. M. souligne combien nécessaire était cette œuvre de conservation.

Nous nous permettons de renvoyer, pour les nuances et corrections à apporter à ce jugement, à notre article sur *Le rôle théologique de Bède* (*Bull.* III, nº 160). B. C.

367. W. SCHMITZ. *Traum und Vision in der erzählenden Dichtung des deutschen Mittelalters* (Forschungen zur deutschen Sprache und Dichtung 5). — Münster, Aschendorff, 1934 ; in 8, 99 p. Mk. 3.40. IXe s.

Le rêve est proche parent de la vision dans la littérature médiévale. Il ne s'en distingue pas toujours nettement et est comme elle, un phénomène religieux. M. S. étudie les principales descriptions de rêves visionnaires qu'offre la poésie narrative allemande entre le IXe et le XIIIe siècle. L'ouvrage n'intéresse ce *Bulletin* que pour autant qu'il nous éclaire sur la croyance à la valeur théologique du rêve. M. S. distingue à bon droit entre la poésie séculière des XIIe et XIIIe siècles, qui considère le rêve surtout comme un phénomène psychologique, et la poésie religieuse qui en fait généralement un message surnaturel. A l'en croire cependant, les plus anciennes pièces, tels l'*Ecbasis captivi* et le *Waltharius* d'Ekkehart de Saint-Gall, refléteraient plutôt une conception magique, pré-chrétienne. Sa démonstration à cet égard, qui est surtout basée sur l'absence d'allusions au monde divin, ne nous a pas convaincu. D'autant que les conceptions populaires du christianisme médiéval s'accommodent fort bien de certaines apparences magiques. M. C.

368. C. VON SCHWERIN. *Rituale für Gottesurteile.* — Sitzungsber. Heidelb. Ak. Wiss., Philos.-hist. Kl. 1932-33, 3 (Heidelberg, C. Winter, 1933 ; in 8, 66 p. Mk. 3).

Dans cette étude, qui veut être une contribution à l'histoire des ordalies, M. v. S. s'intéresse moins au texte qu'au contenu primitif des rituels ordaliques. Aussi s'attache-t-il séparément aux différentes pièces qui les composent. Il examine de la sorte les origines et les développements des *Ordines ad iudicium aquae frigidae, ad iudicium ferri, ad iudicium caldariae, ad iudicium panis et casei*. Puis il étudie la pièce *Inquisitus* sur l'origine historique des ordalies médiévales. Et, pour finir, il donne de celles-ci une interprétation comparative et synthétique. M. C.

369. G. Théry O. P. *Scot Érigène, introducteur de Denys.* — New Scholasticism 7 (1933) 91-108.

En introduisant les œuvres du Pseudo-Denys, Jean Scot a doté l'Occident d'un triple bagage d'idées nouvelles : idées documentaires, idées-principes, idées-vie. Ce sont évidemment les deux dernières catégories, et surtout la troisième, qui ont le plus profondément influencé la pensée. Jean Scot les a pour ainsi dire imposées à ses lecteurs, et ce en raison même des défauts de sa traduction. Trop littérale, peu respectueuse des nuances, souvent fautive dans le détail, elle a mis tout le poids sur les grands principes, sur les idées foncières qui forment le cadre et l'atmosphère de la théologie dionysienne. M. C.

XIe s. **370.** A. Duch. *Eine verlorene Handschrift der Schriften Bernos von Reichenau in der Magdeburger Centurien.* — Zeitschr. Kirchengesch. 33 (1934) 417-435.

Les Centuriateurs de Magdebourg ont utilisé des manuscrits que nous ne possédons plus, notamment pour Bernon de Reichenau. M. D. estime qu'ils doivent avoir puisé dans un codex de Reichenau même, sans doute l'original. Leur témoignage est dès lors important. Ils garantissent l'authenticité de pièces connues par ailleurs et citent des lettres, sermons et autres écrits que nous ignorions. Tel un *De nigromantia seu divinatione daemonum condemnanda*, dont M. D. a retrouvé le texte et qu'il se propose de publier bientôt. Ils paraissent aussi connaître, et par là même authentiquer, le *De initio adventus*, que dom P. Blanchard a jadis rejeté. En appendice, M. D. donne les incipit et explicit ou autres points de repère de 16 sermons, dont 6 ne sont signalés que par les Centuriateurs.

Chemin faisant (p. 420-421 et 430), M. D. s'occupe d'une *Altercatio Synagogae et Ecclesiae* attribuée par les Centuriateurs au Xe siècle. Il avoue n'être pas arrivé à une solution satisfaisante. Nous croyons qu'il s'agit simplement, d'après les citations données, de l'*Eruditionis didascalion* d'Hugues de Saint-Victor (cf. *Bull.* III, nº 358). M. C.

371. P.-W. Hoogterp. *Warnerii Basiliensis Paraclitus et Synodus.* — Arch. Hist. doctr. litt. M. A. 8 (1933) 261-434.

Garnier de Bâle, théologien et poète, a écrit sans doute vers le milieu du XIe siècle. On connaît de lui deux longs poèmes théologiques, le *Para-*

clitus, dialogue entre *Gratia* et *Penitens*, et le *Synodus*, concours entre *Thlepsis* (Ancien Testament) et *Neocosmos* (Nouveau Testament), arbitré par *Sophia*. Jusqu'ici, seuls des fragments en ont été publiés. M. H. nous donne une édition complète et critique des deux poèmes, en y joignant des scolies tirées des manuscrits. Il disposait pour son travail de 13 manuscrits du *Paraclitus* et de 5 du *Synodus*. Aucun témoin ne semble pouvoir s'imposer comme base. Aussi les leçons choisies ont-elles été empruntées tantôt à l'un, tantôt à l'autre. M. C.

372. A. Michel. *Papstwahl und Köningsrecht oder das Papstwahl-Konkordat von 1059*. — München, M. Hueber, 1935 ; in 8, xv-228 p. Mk. 8.50.

Le titre semble nous prévenir que l'auteur s'intéresse au décret de 1059 pour autant qu'il fixe la part du pouvoir royal dans l'élection pontificale. Mais, en fait, M. M. refait une étude complète du célèbre décret, si souvent étudié, et il aboutit à des conclusions nouvelles. Des deux versions, pontificale et impériale, il faut préférer la première, mais la seconde n'est pas à négliger, car elle utilise un texte meilleur que la version pontificale actuelle. Quant à la question d'auteur on ne s'aventurait pas fort loin jusqu'ici et on se contentait d'admettre une influence assez marquée du cardinal Humbert. Par de nombreux et impressionnants recoupements avec les écrits d'Humbert, M. M. prouve qu'il est non seulement l'inspirateur doctrinal mais le véritable auteur du décret.

Ces deux questions littéraires résolues, l'auteur s'applique à en étudier le contenu doctrinal. La méthode qu'il adopte consiste à expliquer le décret par les écrits antérieurs plutôt que par les écrits postérieurs, comme le font bon nombre d'auteurs. L'élection de Nicolas II n'est que l'occasion et non l'objectif du décret. Le moment est jugé opportun de préciser officiellement, juridiquement, la discipline ecclésiastique sur la composition du corps électoral et ses pouvoirs respectifs. L'élection revient en ordre principal aux cardinaux-évêques ; le clergé et le peuple ont un droit de refus ; au pouvoir royal est donné la décision dernière. Cette reconnaissance du pouvoir royal, tirée d'un texte assez obscur, est longuement développée ici. M. M. connaît et utilise avec beaucoup de jugement critique toute la littérature du sujet. Le droit d'intervention du roi devient un privilège concédé par l'Église, il n'est plus un droit natif de la couronne. On y voit apparaître la distinction du sacré et du profane, du clerc et du laïc. Ce décret prépare Grégoire VII. L'auteur y voit un concordat. A vrai dire on ne retrouve pas les notes distinctives du concordat, à moins d'élargir à outrance cette notion.

Cette étude, fort intéressante par les idées générales et par les conclusions, se place parmi les meilleures sur le sujet. J. L.

373. G. Tellenbach. *Libertas. Kirche und Weltordnung im Zeitalter des Investiturstreites* (Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte 7). — Stuttgart, W. Kohlhammer, 1936 ; in 8, xi-243 p. Mk. 15.

M. T. ne s'en tient pas strictement à l'étude de la notion de *libertas*, point central de son investigation. Il y trouve une occasion d'élargir son horizon, de rayonner dans des domaines doctrinaux connexes et d'élaborer une synthèse sur l'organisation des sociétés civile et ecclésiastique. Liberté n'est pas absence de contrainte, de dépendance. Elle est soumission à Dieu, à son œuvre, à sa grâce. Il y aura liberté dans la mesure où chacun aura ce qui lui revient. Liberté va donc exiger hiérarchie. L'auteur distincgue une triple hiérarchie : une hiérarchie ascétique, à caractère individualiste, au sommet de laquelle se trouvent les chrétiens les plus détachés du monde ; une hiérarchie sacerdotale, à caractère social, également caractérisée par l'appellation sacramentelle ; enfin, une hiérarchie théocratique, dominée par l'empereur ou le roi. Il y aurait excès de systématisation à vouloir classer tous les auteurs comme défenseurs de telle ou telle hiérarchie. Il n'y a pas nécessairement opposition entre elles. Mais cette distintion rend compte de l'apparente contradiction qu'il y a à voir l'Église d'une part se détacher du monde en vue d'obtenir la vraie liberté, et d'autre part s'attacher à augmenter son influence dans le gouvernement des États au nom de cette même liberté. La christianisation par l'établissement d'églises territoriales et domaniales laisse les laïcs s'introduire davantage dans le gouvernement de l'Église. La querelle des Investitures veut remettre les laïcs à leur vraie place en rétablissant la hiérarchie. M. T. montre le grand rôle joué par le symbolisme d'Église-Épouse du Christ. Toute la lutte cherche à rendre à l'Épouse sa liberté, sa pureté, sa catholicité. La simonie, le mariage des prêtres, l'investiture laïque seront combattus. Grégoire VII, par sa politique centralisatrice, pose le problème de la primatie. J. L.

374. S. BALDASSARRI. *La mariologia in S. Pier Damiano.* — Scuola cattol. 61 (1933) 304-312.

Exposé synthétique assez rapide, basé surtout sur les sermons de Pierre Damien. On n'y découvre rien de bien original. M. C.

XIIe s. **375.** H. WEISWEILER S. J. *Die handschriftlichen Vorlagen zum Erstdruck von Pseudo-Beda, In Psalmorum librum exegesis.* — Biblica 18 (1937) 197-204.

L'enquête du P. W. complète heureusement les recherches de dom G. Morin et de B. Bischof. Celui-ci, ayant découvert le manuscrit qui servit à Heerwagen pour l'édition princeps de Bède en 1563, a pu confirmer que l'*Argumentum*, l'*Explanatio* et le *Commentarius* furent réunis arbitrairement par l'éditeur.

L'*Argumentum* vient de Théodore de Mopsueste et l'*Explanatio* de Cassiodore. Dom Morin avait établi que le *Commentarius* est postérieur à Bède. Il émanerait peut-être de Manegold de Lautenbach. Le P. W. l'a découvert encore dans un ms. de Stuttgart qu'il faut dater de 1100. Comme les caractéristiques et la doctrine ne permettent pas de remonter beaucoup

plus haut, et que Manegold mourut en 1119, l'hypothèse de dom Morin se trouve confirmée.

Elle permet de reprendre la question de l'authenticité de l'*Argumentum* et de l'*Explanatio*. Le P. W. n'ose pas exclure — pas plus que dom Morin — que ces extraits de Théodore et de Cassiodore aient été recueillis par Bède lui-même peu avant sa mort. La tradition qui les lui attribue est attestée dès 809-820.

Seule une étude des procédés du compilateur permettrait de se prononcer sur cette conjecture que, pour ma part, j'estime peu vraisemblable.

B. C.

376. A. WILMART O. S. B. *Edmeri Cantuariensis cantoris nova opuscula de sanctorum veneratione et obsecratione.* — Rev. Scienc. relig. 15 (1935) 184-219, 354-379.

Il s'agit de six opuscules contenus dans *Cambridge Corpus Christi Coll. 371*, originaire de Cantorbéry et contemporain d'Eadmer. Le premier opuscule est une sorte d'essai sur le culte des saints en général ; les autres traitent de saint Pierre, de saint Grégoire le Grand, de Pierre d'Ambleteuse, des reliques de saint Ouen et de l'archange Gabriel. L'opuscule sur saint Ouen est inachevé, mais son texte se complète heureusement par les fragments publiés naguère par dom W. dans les *Analecta bollandiana* 51 (1933) 288-292.

M. C.

377. B. SCHMEIDLER. *Der Briefwechsel zwischen Abälard und Heloise als eine literarische Fiction Abälards.* — Zeitschr. Kirchengesch. 54 (1935) 323-338.

M. S. prend occasion d'une récente critique de F. Bliemetzrieder (voir *Bull.* II, n° 869) pour renforcer et préciser sa thèse, exposée en 1913, sur le caractère fictif de la corrrespondance entre Abélard et Héloïse. Il s'agit des lettres I à VIII. On connaît l'argument fondamental de M. S. Les lettres II-VIII se rattachent intimement à la lettre I (*Historia calamitatum*), laquelle est de 1133 environ. Or à cette date le contenu des autres lettres constitue, à certains égards, un anachronisme psychologique. Il semble, dès lors, que l'ensemble, tout en rapportant fidèlement les faits historiques (notamment pour ce qui est de l'*Historia calamitatum*), n'est tel quel qu'une fiction littéraire, sortie tout entière de la plume d'Abélard. M. S. n'admet même plus aujourd'hui, comme en 1913, l'existence d'une correspondance réelle ayant servi de base à la fiction. Et il fait appel, pour enlever à sa thèse ce qu'elle offrait au premier abord d'invraisemblable, à l'exemple d'Ovide dans ses *Héroïdes* d'une part, et à l'habitude médiévale de constituer des « corps épistolaires » d'autre part.

L'argumentation de M. S. ne manque pas de poids et, somme toute, il n'y a rien d'impossible à la thèse qu'il défend. Mais s'impose-t-elle pour autant ? La base est purement interne et, ce qui plus est, purement psychologique. M. S. espère qu'une étude minutieuse de la langue et du contenu viendra confirmer ses vues. En attendant, ne nous hâtons pas trop d'y adhérer.

M. C.

378. M.-C. HONTOIR O. Cist. ref. *Le bienheureux Aelred (1110-1167)*. — Collect. Ord. Cist. reform. 1 (1934-35) 242-251 ; 2 (1935-36) 122-124, 186-189, 247-250.

Notice biographique et littéraire sur l'abbé de Riévaulx. Le P. H. y décrit brièvement les différentes sources de la biographie ainsi que les opuscules incontestés d'Aelred. Chemin faisant il signale les manuscrits qui devraient être consultés pour une édition critique, fort souhaitable. M. C.

379. F. FELLNER. *The « Two Cities » of Otto of Freising and its Influence on the Catholic Philosophy of History*. — Cath. hist. Review 20 (1934-5) 154-174.

Excellente vue d'ensemble sur la vie et l'œuvre d'Othon de Freising, notamment sur la signification philosophico-théologique et l'influence du *Chronicon*. Certaines études récentes auraient pu être consultées, telle K. HAID, *Otto von Freising* dans *Cistercienser Chronik* 44 (1932) et 45 (1933). M.C.

380. M.-M. GORCE O. P. *Avicenne*. — Dictionn. Hist. et Géogr. ecclés. 5 (1931) 1107-1119.

La seconde partie de cet article est consacrée à l'influence d'Avicenne dans la chrétienté (col. 1112-1119). Le P. G. s'y inspire surtout des études de M. E. GILSON : *Pourquoi saint Thomas a critiqué saint Augustin* (dans *Archives Hist. doctr. littér. M. A.* 1, 1926, 5-127), *Avicenne et le point de départ de Duns Scot* (*ibid.* 2, 1927, 89-149), *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennisant* (*ibid.* 4, 1929, 5-149). Voir quelques mises au point du P. D. Salman dans *Bulletin thomiste* 4 (1934) nº 276. M. C.

381. R. DE VAUX O. P. *Notes et textes sur l'avicennisme latin aux confins des XIIe-XIIIe siècles* (Bibliothèque thomiste 20). — Paris, J. Vrin, 1934 ; in 8, 184 p.

M. E. Gilson a montré naguère (voir *Bull.* III, nº 198) combien l'influence d'Avicenne fut profonde à l'époque scolastique. D'autre part, l'action rivale d'Averroès paraît notablement retardée depuis l'article sur ce sujet du P. de V. lui-même (voir *Bull.* II, nº 493). Celui-ci est donc assez naturellement amené à se demander s'il n'aurait pas existé une sorte de parallèle avicennien de l'averroïsme latin, antérieur à ce dernier et aussi caractérisé. Le présent ouvrage résout brillamment la question par l'affirmative. On y voit déposer tour à tour Guillaume d'Auvergne, dont le témoignage a été entendu trop longtemps de l'averroïsme ; les décrets de 1210 et 1215, qui paraissent viser l'avicennisme et dont le dernier nomme peut-être Avicenne sous le voile du mystérieux *Mauritius Hispanus* (le P. de V. ne se laisse pas impressionner par l'article du P. M. BOUYGES ; voir *Bull.* II, nº 597) ; Guillaume d'Auxerre, Albert le Grand, Roger Bacon et surtout l'anonyme *Liber de causis primis et secundis* appelé aussi *De intelligentiis*. Ce dernier

écrit se révèle être un témoin direct et non équivoque d'un avicennisme caractérisé. Les fortes traces d'érigénisme, les citations du *De causis* et d'autres indices qu'y découvre le P. de V., le font dater de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe. Il ne peut être question de l'attribuer à Gundissalinus.

Dans une seconde partie, le P. de V. édite : 1. le *Liber de causis primis et secundis*, d'après *Paris Nat. lat. 6567A* (A), *16602* (B) et *Cambridge Gonv. and Caius Coll. 497* (C), en prenant comme base A, corrigé par B (et C qui semble en dépendre directement) ; 2. la fin (ch. X) du *De anima* de Gundissalinus, d'après *Paris Nat. lat. 8802*, qui représente un texte beaucoup meilleur que *Paris Nat. lat. 16613*, lequel a servi à l'édition de A. Löwenthal. Le P. de V. présente des objections graves contre l'authenticité du *De anima* et se demande, non sans raisons positives, s'il ne faut pas en placer la composition durant la seconde moitié du XIIe siècle, peut-être même en Gaule. M. C.

382. J. RIVIÈRE. *Le conflit des « filles de Dieu ». Un nouveau témoin.* — Rev. Scienc. relig. 15 (1935) 59-67. XIIIe s.

Le nouveau témoin dont M. R. donne le texte se trouve dans *Paris Nat. lat. 16506*, f. 127r-v et dans plusieurs autres manuscrits (*Paris Nat. lat. 698*, *2459* et *2593* ; *Avignon 279*). Il s'y présente au milieu d'un sermon faisant partie du sermonnaire d'un *Magister Odes* (Odon de Chériton ?), achevé en 1219. M. R. a raison de le considérer à cet endroit comme un hors d'œuvre, étranger probablement à la collection. D'autre part, il signale des points de rencontre significatifs avec Pierre de Saint-Victor (voir *Bull.* III, nº 40) dont le texte lui paraît antérieur. M. C.

383. L. W. KEELER S. J. *The Dependence of R. Grosseteste's De Anima on the Summa of Philip the Chancellor.* — New Scholast. 11 (1937) 197-219.

Le regretté P. K. veut prouver une double thèse : d'abord que le *De anima* attribué à Robert Grosseteste et publié par L. Baur n'est en grande partie qu'un décalque légèrement modifié de cours du Chancelier Philippe incorporés après revision à sa Somme. Second pas : l'auteur de ce travail est probablement Grosseteste lui-même pendant ses études à Paris, vers 1208-1210. Que penser de ces affirmations ?

Quoique le P. K. n'en dise rien, on avait remarqué depuis longtemps l'extrême proximité de ce *De anima* avec la Somme du Chancelier (voir *Bull.* II, nº 672). Cet article-ci montre en détail les ressemblances et les différences des deux documents. Le P. K. pose assez fort le problème de l'existence de réportations de cours de Philippe antérieures à sa Somme, problème que l'on devra réexaminer pour l'édition de cette Somme et pour la biographie du Chancelier. Il n'est pas improbable, semble-t-il, que le *De anima* se base sur de pareilles réportations. Mais les raisons ingénieuses du P. K. ne parviennent pas à nous convaincre qu'il en est bien ainsi de fait.

L'auteur de ce travail est-il Grosseteste ? Cela nous paraît d'une probabilité encore plus ténue. Son nom (*Beati Roberti Grosseteste*) ne fut ajouté au-dessus de cet écrit qu'après sa mort (1253). Le P. K. compare la doctrine du *De anima* avec celle de Grosseteste, puis il conclut : « That these examples do not amount to a proof that Grosseteste, in his others works, is immediately dependent on Philip's Summa, I am well aware » (p. 219). Il a parfaitement raison.

D'autre part, d'après L. Baur, les études de Grosseteste à Paris vers 1210, ou plutôt entre 1200 et 1214 ne sont pas improbables. Sans plus. D'ailleurs est-il vraisemblable que cette réportation de Philippe existât vers 1210 ? Philippe enseignait-il déjà à cette époque ? Résidait-il seulement à Paris ? Ce n'est guère admissible, à en juger par ce que l'on sait de son activité durant ces années. Le P. K. rappelle la présence dans *Douai 434* de questions attribuées au Chancelier. Fort bien ! Mais on date généralement et à raison vers 1230 ce manuscrit qui recueille surtout des questions contemporaines. Celles de Philippe suivent sans doute 1218 puisqu'il y est appelé Chancelier. Encore toutes les questions qui portent son nom sont-elles bien de lui ? Il y a certaines raisons de suspecter l'authenticité de l'une d'entre elles au moins : *De veritate secundum Cancellarium* (*Douai 434*, t. I, f. 82[rb]). Enfin, à notre connaissance, on n'a pas encore décelé l'influence de Philippe avant 1236. H. P.

384. *Ex Summa Philippi Cancellarii Quaestiones de anima.* Ad fidem manuscriptorum edidit L. W. KEELER S. J. (Opuscula et textus, series Scholastica 20). — Monasterii, Aschendorff, 1937 ; in 8, 106 p. Mk. 1.90, étr. 1.42.

Dans ce fascicule, le regretté P. K. publie douze des trente questions que le Chancelier Philippe consacre à la psychologie. Comme c'est la première édition sur une base manuscrite assez large d'un morceau important et relativement long de la Somme de Philippe, cela vaut la peine de s'y arrêter un peu.

Dans l'introduction, se basant sur les travaux de M. H. Meylan, le P. K. dit d'abord un mot de la vie et des écrits du Chancelier. Puis il répète l'énumération des douze manuscrits faite par M. Meylan, il y a dix ans, en y adjoignant *Bruxelles Bibl. roy. 1801-03* (*1551*). C'est à la fois trop et trop peu. Trop, parce que l'on sait maintenant que *Tolède Bibl. capit. 18-19* ne contient pas la Somme de Philippe, et trop peu, parce qu'il faut ajouter à la liste *Naples Bibl. naz. VII. C. 37*, un nouveau manuscrit complet de la Somme que nous venons de découvrir et dont voici la description sommaire : Inc. *Vadam in agrum*. Expl. *materiales ad peccatum*, comme la plupart des autres manuscrits. Anonyme, sans titre. XIII[e] siècle. Parchemin, 115 folios. Il appartient à la famille du texte à la fois la plus répandue et la moins bonne avec *Paris Nat. lat. 16387* (= C) et encore plus étroitement avec *Bruges Ville 236*, *Florence Laur. S. Croce Plut. 36 dext. 4*, *Paris Nat. lat 15749* (= B), *Pise Sainte-Catherine 143* (= P), *Toulouse Ville 192* et *Vat. lat. 7669* (= V).

Le P. K. a bien reconnu les deux familles, l'une dénombrée à l'instant

et puis l'autre, qu'il lui préfère à juste titre, et qu'il connaît par *Paris Nat. lat. 3146*, *Oxford Magdalen Coll. 66* et les corrections de V, auxquelles il eût dû ajouter celles de C. Pour le groupe le plus répandu, il utilise B, C, P et V. Malheureusement le P. K. n'a pas même vu *Padoue Ant. 156* qui est sans conteste le meilleur témoin de la meilleure famille, ce qui ne signifie pas qu'il soit absolument sans fautes. En sorte que le P. K. n'eût pas dû collationner plus de manuscrits, mais remplacer P qui ne pouvait plus rien lui apprendre par *Padoue Ant. 156*, très semblable à V². En effet, il eût employé ainsi tous les manuscrits du meilleur groupe et les trois témoins susdits eussent suffi à reconstruire l'ancêtre commun de toute l'autre famille. Cette base eût rendu critique une édition dont le P. K. avoue lui-même qu'elle ne l'est pas : « neither text is called critical, because (among other reasons) in neither case did I have the same assurance... that I covered the whole mss tradition » (*Gregorianum* 18, 1937, p. 436 n. 9).

Pour n'être pas critique, l'édition du P. K. n'en est pas moins extrêmement utile. On pourrait discuter le choix de telle ou telle variante. A quoi bon ! Cela ne changerait rien au sens. Ce fascicule a l'avantage de rendre accessible en un bon texte une grande partie de la psychologie du Chancelier, d'en déceler les sources et le rayonnement. Penseur original, personnel et vigoureux, Philippe s'est assimilé tout le *De anima* d'Aristote, mais surtout à travers Avicenne, son vrai maître en péripatétisme et qu'il ne nomme pourtant jamais, quoiqu'il l'utilise souvent. Alors que l'on trouve peu de chose concernant la psychologie avant lui, Philippe deviendra la source que, pendant une dizaine d'années, tous les auteurs pilleront. Nommons seulement Jean de la Rochelle, la Somme dite d'Alexandre de Halès, Albert le Grand, le *De anima* attribué à Robert Grosseteste (voir *Bull.* III, n° 383). A ces écrivains cités par le P. K. et qui attestent l'influence considérable de Philippe, ajoutons un traité de psychologie, tronqué, partie d'une Somme théologique plus vaste qui suit pas à pas le Chancelier et l'utilise sans cesse. Ce texte anonyme se conserve dans *Douai 434*, t. I, f. 59ra-62vb, 66va-70ra. En sorte que Philippe apparaît encore une fois comme un des principaux initiateurs de la psychologie scolastique.

Nous tenons beaucoup des détails signalés ici d'une étude sur l'histoire du traité des propriétés transcendantales de l'être jusqu'à saint Thomas d'Aquin, dont nous espérons publier bientôt la première partie, c'est-à-dire l'édition critique et l'exposé du premier traité créé par Philippe dans les douze questions qui ouvrent sa Somme. Presque toutes les conclusions du P. K. se renforcent par leur conformité avec les résultats auxquels M. Meylan et nous-même étions arrivés. H. P.

385. A. PELZER. *CR de P. Glorieux, La littérature quodlibétique II* (voir *Bull.* II, n° 1090). — Rev. Hist. ecclés. 32 (1936) 979-983.

Dans son Introduction, M. G. avait apporté de nouveaux arguments pour établir qu'après la séance solennelle de discussion publique, *disputatio*, il fallait placer une seconde séance où se faisait par le maître la *determinatio*

ou solution définitive des questions discutées dans la première. Mgr P. doute de leur valeur probante, mais en apporte un autre qui lui paraît plus convaincant. — Il signale aussi le fait qu'exceptionnellement une *quaestio ordinaria* pouvait être insérée dans un quodlibet : telle la q. 31 du Quodlibet XII d'Henri de Gand ; telle la question du quodlibet de Guiral Ot (Geraldus Odonis) de *Vat. Ottob. lat. 280*. Nous pouvons apporter un troisième exemple : les questions 1-3 du Quodlibet XIV de Godefroid de Fontaines relatives à la justice légale sont absolument de la même facture littéraire que la question ordinaire *De prudentia* du même Godefroid, que nous éditons au t. 14 des *Philosophes belges*, Louvain 1937, p. 119-138, à la suite du Quodlibet XV du maître liégeois. O. L.

386. A. TEETAERT O. M. Cap. *La littérature quodlibétique.* — Eph. theol. lovan. 14 (1937) 75-105.

Dans cette longue recension critique du t. 2 de *La littérature quodlibétique* de P. GLORIEUX (cf. *Bull.* II, nº 1090), le P. T. s'attache d'abord au problème de la double séance de *disputatio* et de *determinatio* traité par M. G. dans son Introduction. Le P. T. oppose à celui-ci quelques exemples d'une double séance, non point pour les questions quodlibétiques, mais pour les questions ordinaires (p. 79-83). Le P. T. s'est un peu mépris sur la pensée de M. G. Celui-ci ne fait aucunement de cette double séance une « note spécifique des seules disputes quodlibétiques », comme le dit le P. T. (p. 83), mais au contraire le « genre prochain », commun aux questions ordinaires et aux questions quodlibétiques (cf. Introd. p. 47). Le P. T. ne fait donc que prouver ce que M. G. supposait acquis. Le P. T. touche d'autres points concernant la nature du quodlibet, regrettant que M.G. les ait négligés. A vrai dire, puisque M. G. annonce des travaux spéciaux sur les « procédés rédactionnels du quodlibet, ses utilisations historiques, etc. » (Avant-propos, p. 7-8), il n'y a rien à regretter, mais beaucoup à espérer de la compétence de M. G.

Dans la seconde partie de son travail, le P. T. complète, corrige, parfois confirme pour une soixantaine d'auteurs les notices qu'y avait consacrées M. G. Il rassemble d'abord tout ce qui a été noté par d'autres médiévistes dans leurs recensions de l'ouvrage de M. G. Il signale et exploite les études parues depuis l'édition de cet ouvrage (1935), complète la bibliographie. Travail très utile pour le lecteur peu averti des choses médiévales. Peut-être eût-il convenu que le P. T. citât davantage ses sources d'information : c'est ainsi que nombre de précisions apportées par Mgr A. Pelzer (cf. *Bull.* III, nº 385) ont passé dans les pages du P. T. sans que le lecteur en soit informé.

Quant aux précisions et corrections que le P. T. apporte de lui-même à l'ouvrage de M. G., il faut avouer qu'il n'a pas toujours lu assez attentivement l'auteur qu'il critique : il lui arrive maintes fois de fournir aux lecteurs des précisions qui se trouvent déjà dans l'ouvrage de M. G. ou de contredire indûment celui-ci en lui faisant dire ce qu'il n'a pas dit. Quelques exemples suffiront. P. 83, l'incipit du quodlibet d'Alexandre d'Alexandrie fourni par le P. T. se trouve chez M. G. p. 56. — P. 86, le P. T. écrit :

« Le *cod. Vat. lat. 817* contient les 5 questions de Burleigh, et non pas seulement 4, comme le dit P. G. La question 5 se trouve aux f. 223r-226v ». Mais M. G. dit tout cela, p. 69 note 1. — P. 91, le P. T. cite deux prétendus quodlibets de Jacques d'Ascoli conservés dans *Vat lat. 1012*. Mais M. G. en parle explicitement p. 324 ; et, ce qui plus est, après examen, conclut que ce ne sont point des quodlibets. — P. 93, le P. T. apporte une note de *Vat. lat. 853* au sujet du Quodlibet 1 de Jean de Murrho. Or elle se trouve déjà chez M. G. p. 313. — P. 93, à propos de Jean de Naples, le P. T. écrit : « Le même *cod. Vat. lat. 772* ne contient pas le quodlibet V ». Mais M. G. ne dit nulle part que ce ms. contienne 5 quodlibets. On lit bien chez lui, p. 164 note 1 : « *Vat. lat 772* (V) ». Mais par ce *V*, M. G. n'indique pas le chiffre du quodlibet, mais simplement le sigle du ms. dont il donne la liste des questions. — P. 95, le P. T. se plaint de ne trouver chez M. G. aucune notice sur Jean du Val. Elle se trouve cependant dans son *Répertoire* bien connu, t. 2, nos 384-385. — P. 95, à propos du quodlibet de Nicolas de Lyre, pourquoi le P. T. réédite-t-il l'erreur du P. E. Longpré, reconnue par lui-même, et corrigée par le P. F. Pelster en des études signalées par M. G. p. 200, note 1? — P. 99, au sujet de Robert Walsingham, le P. T. cite l'ancien catalogue de l'abbaye de Saint-Augustin à Cantorbéry. Mais M. G. le cite lui-même p. 316. — P. 100, le P. T. dit qu'à propos de Thomas de Sutton, il fallait signaler l'ouvrage de M. SCHMAUS, *Der Liber propugnatorius*. Mais cet ouvrage s'étale, à en crever les yeux, chez M. G. p. 278 sous la rubrique *Thomas de Sutton*. — P. 101, à propos d'Yves de Caen, le P. T. note : « c'est à tort que P. G. écrit que la question 5 est conservée dans *Vat. lat. 1086*, f. 251r ». Elle y est cependant : il suffit de s'en rapporter au Catalogue de Mgr Pelzer, p. 673 *in fine*, où sans doute M. G. aura puisé ce renseignement. — P. 101, le P. G. parle des « quodlibets » de Bernard d'Auvergne. En réalité, il ne s'agit pas de quodlibets, mais de la critique faite par Bernard des quodlibets d'Henri de Gand, comme M. G. le note dans son *Répertoire*, t. 1, notice 52. — Il ne faudrait certes pas juger d'après ces quelques remarques, de la valeur du travail du P. T. qui apporte d'utiles précisions. Mais il ne faudrait pas davantage juger de l'ouvrage de M. G. d'après la seule étude du P. T. Et il faut savoir rendre à chacun ce qui lui est dû. O. L.

387. M. HUGGLER. *Der Bilderkreis in den Handschriften der Alexander-Apokalypse.* — Antonianum 9 (1934) 85-150[1], 269-308.

En étudiant le cycle iconographique représenté par les manuscrits illustrés du commentaire d'Alexandre de Bexhövede sur l'Apocalypse, M. H. nous fait mieux connaître *Dresde Landesbibl. A. 117*, *Breslau Staats- und Universitätsbibl. I Qu. 19*, *Cambridge Univ. Mm. V. 31*, *Vat. lat. 3819* et *Prague Metr. Cim. 5*. Le travail intéresse hautement l'histoire de l'iconographie, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler à ce point de vue.
M. C.

388. A. DENEFFE S. J. *Wilhelm Peraldus über die Mittlerschaft Mariä.* — Scholastik 11 (1936) 548-559.

Le P. D. recueille ce qu'il a pu trouver sur la vie de Guillaume Perraud O. P. Dans sa *Summa de virtutibus*, parmi les motifs d'espérance, on ne s'attendait pas à découvrir un texte intéressant, tout nourri de saint Bernard, concernant la médiation de la Sainte Vierge. Ce passage, le P. D. le reproduit (p. 551-556) d'après un incunable sans date et l'édition de Cologne, visant non pas à une réédition critique mais à signaler le texte et à en faciliter l'accès. Puis le P. D. expose la doctrine suivant trois chefs. Marie est médiatrice de toutes les grâces : 1. parce qu'elle nous a donné le Christ, source de toute grâce ; 2. parce qu'elle nous mérita toutes les grâces avec et par le Sauveur ; 3. parce qu'elle implore toutes les grâces pour nous maintenant.

Malgré sa prudence, le P. D. énonce peut-être un peu plus explicitement la doctrine que ne le fait sa source médiévale. H. P.

389. F. STEGMÜLLER. *Der Traktat des Robert Kilwardby O. P. De imagine et vestigio Trinitatis.* — Arch. hist. doctr. litt. M. A. 10 (1935-36) 324-407.

M. S. publie d'après les deux seuls manuscrits connus le traité inédit de Robert Kilwardby *De imagine et vestigio Trinitatis*, partie intégrante de son Commentaire sur les Sentences. Ces textes nous intéressent moins peut-être au point de vue doctrinal, concernant l'analogie et la connaissance de Dieu, qu'au point de vue de l'histoire littéraire. M. S. n'a guère recherché ici les sources presque contemporaines de Kilwardby, sinon Richard Fishacre dont il édite aussi les questions portant sur le même sujet (p. 327-336), d'après *Vat. Ottob. 294* seulement. La comparaison des deux textes montre l'originalité de Kilwardby qui est plus systématique que son prédécesseur.

La gratitude que cette excellente édition mérite à M. S. ne nous dispense cependant pas de quelques remarques. Sous le texte de Fishacre (p. 330), M. S. renvoie à un texte parallèle d'Albert le Grand (*In Sent.* 1 d. 3 a. 16). Or un passage d'Albert dans sa *Summa de bono* (q. 12, *Bruxelles Bibl. roy. 603 (1665)*, f. 7[vb]) ressemble autant au texte de Fishacre que celui du Commentaire et aurait pu servir de source, ce qui est presque impossible pour le Commentaire, vu sa date. Mais il y a mieux. Un passage de la Somme dite d'Alexandre de Halès (édition de Quaracchi, t. I, nº 113, p. 179) coïncide presque mot à mot avec le texte en question de Fishacre. Une proche parenté relie aussi à Alexandre et à Fishacre le passage d'Odon Rigaud (*In Sent.* 1 d. 3, *Bruges Ville 208*, f. 23 [ra]). Pourtant, comme on ignore l'origine et la date des textes attribués à Alexandre de Halès, il n'est guère possible de préciser l'interdépendance de ces divers auteurs. Leur source ne paraît se trouver ni dans Roland de Crémone, ni dans Hugues de Saint-Cher, ni dans le Chancelier Philippe. Toutefois, tirer cette question au clair nous instruirait non seulement sur la filiation de ces documents mais encore sur leurs dates. H. P.

390. M. MELLET O. P. *Marie Mère de Dieu selon saint Albert le Grand.* — Vie spirit. 50 (1937) Suppl. [1]-[21].

Poursuivant ses études sur la mariologie chez saint Albert le Grand (cf. *Bull.* III, n°s 80, 81), le P. M. expose ici quelques traits de la pensée du saint docteur sur la maternité de Marie. C'est, d'abord, de toute éternité que Marie est prédestinée à devenir la mère du Verbe incarné. Quand l'heure fut arrivée, Marie a rempli à l'égard du Verbe incarné le rôle maternel de toute femme à l'égard de son enfant. Non seulement Marie est de la sorte mère du Christ, mais en toute vérité elle doit être proclamée mère de Dieu. Cette maternité divine, Marie ne l'a pas méritée *de condigno*, mais simplement *de congruo*. O. L.

391. A. SABA. *Un discorso di S. Tommaso a Milano.* — Scuola cattol. 62 (1934) 345.

M. S. réédite le schéma d'un sermon de saint Thomas d'Aquin, contenu dans *Ambros. A. 11 sup.* (f. 28) et publié jadis, très défectueusement, par P. Moiraghi. Le thème en est *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam*, mais le texte n'est qu'un résumé assez insignifiant. M. C.

392. N. ASSOUAD O. F. M. « *Ni science ni vérité* ». — France francisc., série II, 16 (1933) 453-488.

On pourrait ajouter en sous-titre : « ou les frères ennemis ». Le P. A. est un fougueux défenseur de la polysémie. Le P. Zarb a tenté de réconcilier les polysémistes avec ceux qui n'admettent qu'un sens littéral dans la Bible (cf. *Bull.* II, n° 117). Le danger des théories moyennes, c'est qu'elles ne contentent personne. Le P. A. n'est pas content et il le dit en termes énergiques et avec une prolixité toute orientale. Il y a dans cet article des critiques fondées, notamment au sujet de l'interprétation que le P. Zarb avait donnée de saint Thomas *C. Sent.* 4 d. 21 q. 1 a. 2. Mais dans l'ensemble je ne crois pas que cette polémique fasse beaucoup progresser la question. J'ai déjà donné mon avis sur le fond du débat (cf. *Bull.*, l. c.). Inutile d'y revenir. B. B.

393. G. M. MANSER O. P. *Das thomistische Individuationsprinzip.* — Divus Thomas (Fr.), R. III, 12 (1934) 221-237, 279-300.

Le premier article traite de saint Thomas. Exposé classique. Le deuxième porte le sous-titre : *Geschichtliches von Aristoteles bis 13. Jahrhundert.* C'est une esquisse assez élémentaire, dont cinq pages sont consacrées à Aristote, Boèce, Gilbert de la Porrée et les Arabes. Le reste concerne le XIIIe siècle : Duns Scot, Roger Bacon, les augustiniens (Alexandre de Halès et Bonaventure), Albert le Grand, Gilles de Rome. M. C.

394. P. GLORIEUX. *Pour une édition de Gérard d'Abbeville.* — Rech. Théol. anc. méd. 9 (1937) 56-84.

M. G. énumère d'abord les œuvres de Gérard d'Abbeville connues jusqu'ici : huit écrits d'ordre polémique sur la perfection chrétienne que M. G. a déjà étudiés ailleurs (cf. *Bull.* II, n°s 697, 1118) ; dix-neuf ou vingt

quodlibets conservés, en ordre différent, dans *Vat. lat. 1015* et dans *Paris Nat. lat. 16405*, lequel contient de plus quelques questions disputées et sermons du même auteur ; les questions *De cogitationibus* consignées en 5 mss. Mais il est possible d'enrichir l'héritage de Gérard, grâce à ses procédés stéréotypés d'énumérations et sa formule invariable *dic.* C'est ainsi que M. G. peut, sans hésiter, attribuer au maître séculier d'abord le Commentaire sur le livre III des Sentences de *Paris Nat. lat. 15906*, f. 31^{v}-244^{v}, postérieur au *De cogitationibus* ; ensuite les questions disputées sur les vertus cardinales en général et sur la prudence en particulier conservées dans *Paris Nat. lat. 14557*, f. 97ra-133ra, antérieures au Commentaire sur le livre III des Sentences. Certains indices invitent M. G. à attribuer en outre à Gérard d'Abbeville le Commentaire sur l'Éthique de *Florence Naz. Conv. sopp. G. 4. 853*, qu'on atrribuait à Jean Pecham, mais à tort, comme l'a montré le P. V. Doucet (cf. *Bull.* II, nº 1226).

Nous dirons bientôt (*Rech. Théol. anc. méd.*, janvier 1938), que les indices apportés par M. G. concernant le Commentaire sur l'Éthique ne paraissent pas convaincants et que tout porte à attribuer cet ouvrage à un maître ès arts antérieur à 1250. Mais nous ne pouvons que confirmer les conclusions de M. G. au sujet des deux autres écrits, et spécialement du second : en comparant la question *Utrum virtutes morales sint connexae* de *Paris Nat. lat. 14557*, f. 108ra-109vb, avec le Quodlibet 6 q. 19 de *Paris Nat. lat. 16405*, f. 62rb-62va, de Gérard d'Abbeville : *Utrum virtutes cardinales habeant connexionem*, nous étions arrivés à attribuer ces deux questions au même auteur. Les textes sont édités dans notre étude sur *La connexion des vertus morales acquises au temps de saint Thomas d'Aquin*, dans *Ephem. theol. lovan.* 14 (1937) p. 585-599.

M. G. souligne l'intérêt d'une édition éventuelle des œuvres de ce représentant authentique de la scolastique officielle et traditionnelle, vivant aux années mêmes où saint Thomas introduisait la théologie en des voies nouvelles ; cette édition permettrait de mieux comprendre certains écrits de saint Thomas, qui le combat à maintes reprises, et de mesurer plus exactement l'originalité des grands docteurs du XIIIe siècle. O. L.

395. H. Lippens O. F. M. *La lettre de Simon de Brion en faveur des Mendiants (1268) et le soi-disant concile provincial de Reims (1267).* — Arch. francisc. hist. 29 (1936) 79-97.

En deux études parues en 1925 et 1928, s'appuyant en partie sur une lettre du cardinal Simon de Brion (20 déc. 1268), M. P. Glorieux avait fixé à Reims même, le 18 décembre 1267, un concile de la province de Reims, inconnu jusqu'ici, qui avait porté nombre de mesures restrictives en matière de privilèges des Ordres mendiants. Ce qui lui permettait de fixer à cette date le sermon de saint Bonaventure *Sic nos aestimet homo.*

Cette thèse apparaît insoutenable au P. L. Tout d'abord, il n'y a aucune raison de douter du témoignage du dominicain du temps, Jean de Saint-Benoît, qui affirme que le concile en question se tint à Compiègne. Ensuite, à la date du 18 décembre 1267, l'archevêque de Reims, Jean de Courtenay, était absent de sa ville métropolitaine, alors qu'il aurait dû présider le

concile. Il s'ensuit que le sermon que saint Bonaventure prêcha à Reims doit être reporté à une autre année ; le P. L. propose 1266 ou 1269. Le concile de Compiègne doit être fixé, d'après le P. L., à la fin de 1267 ou au début de 1268. La lettre du cardinal Simon de Brion, qui modifia radicalement certains décrets de ce concile, déjà publiée par M. G., est éditée ici par le P. L. d'après un autre texte, plus proche de l'original, semble-t-il, et conservé aux Archives des Cordeliers de Rouen. O. L.

396. W. J. Dwyer. *L'opuscule de Siger de Brabant « De aeternitate mundi »*. Introduction critique et texte. — Louvain, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, 1937 ; in 8, 48 p. Fr. 10.

Le P. D. rappelle d'abord les discussions qui ont entouré le *De aeternitate mundi* de Siger de Brabant. Le P. Mandonnet, qui l'avait d'abord édité d'après *Paris Nat. lat. 16297* (A) avec les variantes de *Paris Nat. lat. 16222* (B), renversa son jugement et préféra B à A dans sa seconde édition de 1908. Récemment, sans fournir de preuves, M. R. Barsotti revint à la première position du P. Mandonnet (voir *Bull.* II, n° 288). Son édition n'est pas critique, en ce sens qu'elle n'indique pas toutes les variantes, condition indispensable d'un choix motivé entre les deux formes du texte.

Un examen approfondi et minutieux de toute la question ramène le P. D. à la seconde opinion du P. Mandonnet. Voici sa solution, qui nous paraît excellente: A, ainsi que *Pise S. Catherine 17* (C) et *Lisbonne Nac. Fondo geral 2299* (D), deux autres témoins de cette forme du texte, nous conservent la réportation d'un cours de Siger, tandis que B serait la copie d'une revision faite par l'auteur lui-même, revision caractérisée par son ordre, sa concision et sa précision, qualités dont on sait que Siger était hanté. Précisément, le cas analogue du *De necessitate et contingentia causarum* du même auteur fournit à point au P. D. une précieuse confirmation. Dans B la forme scolaire de D est adaptée en vue de la présentation isolée. Godefroid de Fontaines, possesseur de ce manuscrit B, tenait peut-être de son compatriote Siger ces textes revus.

Le P. D. édite alors critiquement B, c.-à-d. la revision de Siger, et aussi en notes le texte primitif représenté par A, C et D (p. 26-46). Vérification faite sur les manuscrits, cette édition nous paraît menée avec tout le soin désirable.

Il faudrait poursuivre la même comparaison détaillée pour d'autres œuvres de Siger de Brabant et voir si un cas semblable ne se reproduit pas, en particulier pour les *Imposssibilia*, présents en B et en D.

Toute la première partie de ce travail avait déjà paru presque identiquement dans la *Rev. néoscol. Philos.* 40 (1937) 44-66. H. P.

397. V. Doucet O. F. M. *L'enseignement parisien de Mathieu d'Aquasparta (1278-1279)*. — Arch. francisc. hist 28 (1935) 568-570.

Le P. D. avait cru devoir placer en 1277-1278 l'enseignement de Ma-

thieu d'Aquasparta à Paris et en 1278-1279 son professorat à Bologne (voir *Bull.* II, n° 1018). Mais un acte du registre publié de Jean Pecham, archevêque de Cantorbéry, acte que le P. D. reproduit ici, prouve à l'évidence que Mathieu était encore maître à Paris le 18 mai 1279. Donc il a dû y enseigner en 1278-1279 et peut-être aussi en 1277-1278. Dès lors le séjour de Mathieu à Bologne devient difficile à caser. Il ne reste plus que 1274-1276, les années d'attente entre le baccalauréat et la licence. De nouvelles découvertes éclaireront peut-être ces conclusions. H. P.

398. M. GRABMANN. *Bernhard von Trilia O. P. († 1292) und seine Quaestiones de cognitione animae conjunctae corpori und de cognitione animae separatae.* — Div. Thom. (Fr.), R. III, 13 (1935) 385-399.

Après avoir rappelé les travaux consacrés à Bernard de Trilia, Mgr G. s'attache à ses *Quaestiones de cognitione animae coniunctae corpori* pour lesquelles il signale les manuscrits *Vat. lat. 2188, Madrid Nac. 2 G. 4* et particulièrement *Florence Naz. Conv. sopp. A. 3. 1153*, qui contient en outre les trois Quodlibets bien connus de Bernard et même le quatrième (f. 286-323). *Nuremberg Stadtbibl. Cent. I 64* renferme les Questions susdites et les *Quaestiones de cognitione animae separatae* du même auteur.

Disciple de saint Thomas, Bernard de Trilia repense et fait progresser la doctrine de son maître. D'où l'intérêt que présenterait l'étude de sa pensée qui reste à faire. H. P.

399. V. DOUCET O. F. M. *De operibus manuscriptis Fr. Petri Ioannis Olivi in Bibliotheca Universitatis Patavinae asservatis.* — Arch. francisc. hist. 28 (1935) 156-197, 408-442.

Le P. D. commence par dresser la bibliographie des travaux consacrés aux œuvres d'Olivi. On regrettait la perte de plusieurs d'entre elles. Heureusement, le P. D. est parvenu à les retrouver presque toutes, en partie du moins pour certaines, à la Bibliothèque de l'Université de Padoue, dont il décrit minutieusement les nos *637, 1510, 1540* et *2094*. Nous ne pouvons relever ici que le plus important de ses découvertes et de ses conclusions.

Le *codex 1510*, f. 1-201, conserve la Postille d'Olivi sur les Actes des Apôtres, aussi présente dans *Leipzig Univ. 162*, f. 1-60, dont on ne connaissait encore aucun manuscrit. Dans le n° *1540*, le P. D. trouve d'abord un nouvel exemplaire de la Postille sur Isaïe, le premier texte complet de celle sur Ézéchiel, le premier témoin connu de la Postille sur les Livres des Rois, enfin un *De fabrica templi Salomonis* d'Olivi, commentaire de III Reg. 5-7, dont on ignorait jusqu'à l'existence. Dans le *637* subsistent des extraits du Commentaire sur le quatrième livre des Sentences. Le P. D. les énumère et donne quelques passages du texte comme échantillons de la doctrine professée et pour faciliter des trouvailles ultérieures. Le *2094* renferme des Quodlibets d'Olivi dont deux ou trois encore inconnus. A ce propos, le P. D. reproduit la liste détaillée des cinq Quodlibets édités.

Contrairement à l'avis du P. B. Jansen et de M. J. Koch, le P. D. croit

à l'identité des *Questiones* et de la *Summa in Sententias* faite de questions ordinaires disposées après coup selon le plan des Sentences du Lombard, et publiées en partie par le P. Jansen. De cet ouvrage unique il faut distinguer un autre écrit qui est un véritable Commentaire des Sentences. On ne possède encore que des morceaux plus ou moins considérables de ces deux œuvres. Pour la *Summa*, le P. D. ajoute dix questions sur la vie religieuse et la vie conjugale conservées dans *Vat. lat. 4986*, ainsi qu'une série d'autres questions de *Padoue Univ. 2094* (f. 179-207). Pour toutes ces questions, le P. D. indique le titre-incipit et souvent le texte même de la solution. Du Commentaire sur les Sentences d'Olivi, postérieur à 1281, le P. D. dénombre d'importants morceaux des livres II et IV, plus une question du livre III. Pour chacun de ces écrits le P. D. résoud la question d'authenticité.

En appendice, le P. D. réexamine la question du percement du côté du Christ encore vivant. Il conclut : Olivi n'a rien enseigné de positif concernant le fait, mais il croyait cette opinion très probable et conciliable avec l'évangile de saint Jean. Cependant les discussions provoquées par ses affirmations occasionnèrent la condamnation portée par le concile de Vienne, qui n'a pourtant pas voulu incriminer Olivi personnellement (voir *Bull.* II, n° 1237).

Le P. D. édite alors (p. 436-441) le passage de la Postille d'Olivi sur Jean 19, 33 et (p. 441-442) un acte notarial de l'an 1300 dont Ubertin de Casale s'est servi dans son Apologie d'Olivi et qui montre le cheminement de l'opinion du chef des Spirituels franciscains concernant le percement du côté du Sauveur.

Découvreur des plus heureux, le P. D. nous donne un article clair et précis qui restera une source abondante de renseignements sur les œuvres d'Olivi. H. P.

400. E. LONGPRÉ O. F. M. *Nouveaux manuscrits des Réportations de Duns Scot.* — Wissensch. Weish. 2 (1935) 229-236. XIVe s.

Dans cet article, le P. L. étudie *Rottenburg Séminaire épiscopal H 13*. Copié en 1461-62, ce manuscrit contient le *De primo principio* de Scot et le livre II de l'*Opus Oxoniense*. Les distinctions 12-25 y diffèrent du texte ordinaire de l'édition Wadding. Le P. L. compare les deux en détail. *Rottenburg H 13* est apparenté à *Vat. lat. 876*, mais on l'a complété à l'aide de textes repris aux *Additiones magnae*. Quoique tardif, ce témoin atteste que les *Additiones magnae* sont une réportation d'un cours parisien de Scot puisqu'il les nomme : *reportata seu additiones parisienses Scoti*.

Cet article ne traite guère que de *Rottenburg H 13*. Le P. L. y annonce des études semblables concernant d'autres manuscrits de Scot : *Prague Chap. cath. 439 (C. XXI. 4), Venise S. Marc lat. III 230 (2177)* et *Padoue Anton. 175*. Mais, à notre connaissance, cette suite n'a pas encore paru. H. P.

401. M. FLORI. *Las relaciones entre la filosofía y la teología y concepto de filosofía cristiana en el « Arte magna » del Beato*

R. Lullo. — Razón Fe 106 (1934) 289-296, 450-468 ; 107 (1935) 171-177.

En réaction contre une certaine interprétation rationaliste de la pensée lullienne, M. F. veut, par un exposé objectif de son attitude dans la question de la philosophie chrétienne, montrer la parfaite concordance de Lulle avec les grands systèmes scolastiques de son temps. En face de l'averroïsme qui séparait radicalement les domaines de la foi et de la raison, Raymond Lulle ne va pas comme d'autres à l'extrême opposé et se garde de prétendre prouver par la seule raison les vérités révélées elles-mêmes. Sa position est proche de celle de saint Thomas dans sa *Summa contra Gentiles*. Pour le faire mieux saisir, M. F. rappelle rapidement les principes essentiels de l'*Ars magna*, qu'il ne faut jamais perdre de vue si l'on ne veut pas fausser la pensée de Lulle. L'application de ces principes au cas présent des relations entre philosophie et théologie se limite à des indications générales. H. B.

402. DURANDI DE S. PORCIANO O. P. *Quaestio de natura cognitionis* (II Sent. [A] D. 3 Q. 5) et *Disputatio cum anonymo quodam* nec non *Determinatio* HERVEI NATALIS (Quol. III Q. 8). Ad fidem manuscriptorum edidit J. KOCH. Altera editio emendatior (Opuscula et textus, series scholastica 6). — Monasterii, Aschendorff, 1935 ; in 8, 78 p. Mk. 1.20.

Lorsqu'il publiait en 1929 la première édition de ce fascicule (cf. *Rech. Théol. anc. méd.* 2, 1930, 116-117), M. K. ne connaissait encore aucun manuscrit de la première rédaction du Commentaire sur les Sentences (livres 2 et 3) de Durand de Saint-Pourçain. Il avait dû se contenter d'en reconstituer le texte au moyen des citations de Pierre de la Palu. Depuis lors un manuscrit contenant le deuxième livre a été retrouvé : *Magdebourg Domgymnasium 91* (voir *Bull.* II, nº 716). Il se substitue dans cette réédition au texte de Pierre de la Palu, dont il diffère parfois notablement. Dans l'apparat, M. K. a laissé tomber les variantes des deux manuscrits (*Bâle Univ. B. II. 22* et *Vat. lat. 1073*) qui lui avaient autrefois servi, pour ne plus noter que les variantes de *Magdebourg*, là où il s'écarte de ce manuscrit assez peu correct.

La *Disputatio Durandi* et la *Determinatio Hervei* sont restées inchangées, si bien que les 37 références à la première question, devenues fautives par les changements apportés au texte, n'ont été corrigées que dans une page d'*addenda*. A cette liste il faut ajouter : p. 35, n. 1, *loco* 22, 3 ss. et 23, 1 ss. *legas* 20, 14 ss. et 21,6 ss. H. B.

403. B. F. M. XIBERTA O. Carm. *Guiu Terrena Carmelita de Perpinyà* (Estudis universitaris catalans, sèrie monogràfica 2). — Barcelona, Institució Patxot, 1932 ; in 8, 338 p. Pes. 15.

Dans son *De scriptoribus scholasticis saeculi XIV ex ordine Carmelitarum* (voir *Bull.* I, n° 1167) le P. X. avait omis à dessein le principal représentant de l'école carmélitaine au XIVe siècle, Gui Terreni. L'ampleur avec laquelle il désirait en traiter eût rompu l'équilibre de l'ouvrage et il lui a réservé ce volume spécial, magnifiquement édité, mais qu'on eût toutefois préféré voir paraître dans la collection et la langue de son prédécesseur.

Le P. X. a fondu en une monographie cohérente les travaux que pendant une dizaine d'années il n'a cessé de consacrer au théologien catalan et dont les deux principaux furent *De magistri Guidone Terreni* et *De doctrinis theologicis magistri Guidonis Terreni* dans *Analecta Ordinis Carmelitarum* 5 (1924-25) 113-206, 233-376.

La première partie retrace la vie, énumère les écrits, recherche les sources de Gui Terreni. La biographie doit se contenter d'indices plus souvent que de preuves, et le P. X. nous paraît porté çà et là à en grossir la certitude. Au lieu de *Terré* adopté naguère comme traduction de la forme latine *Terreni*, il propose aujourd'hui *Terrena*, nom qui se conserve encore dans le Roussillon.

Parmi les ouvrages de polémique, la *Reprobatio operis cathalaunici* est un rapport composé avec Pierre de la Palu sur un écrit catalan *De statibus Ecclesiae secundum expositionem Apocalypsis*. Avec raison le P. X. rejette l'opinion qui attribuait le libelle visé à Arnaud de Villeneuve. On peut aujourd'hui ajouter les précisions apportées sur ce sujet par J. Koch, *Der Prozess gegen die Postille Olivis zur Apokalypse*, dans *Rech. Théol. anc. méd.* 5 (1933) 305. Quant au *De perfectione vitae*, ainsi que l'a déjà fait remarquer le P. L. Amorós (*Ét. francisc.* 45, 1933, 511), il n'est pas dirigé contre les idées d'Olivi mais de Bonagratia de Bergame.

Cette première partie n'est conçue que comme introduction à la seconde, la plus importante dans l'intention du P. X., la mieux venue aussi : l'exposé des doctrines (p. 105-262). L'ordre adopté (ce choix s'imposait-il ?) est celui de la Somme de saint Thomas d'Aquin : théodicée, Trinité, création, psychologie, morale, incarnation, sacrements, le tout précédé d'un substantiel chapitre (p. 107-167) sur la métaphysique générale. Le P. X. ne s'est pas contenté d'une nomenclature fidèle des théories professées par Gui Terreni, ni même d'en citer avec abondance les ouvrages inédits. Il a tenu à le replacer dans le cadre de son époque, à le situer parmi les courants intellectuels qui caractérisent le début du XIVe siècle. Dès la question des universaux ou celle de l'analogie, on reconnaît le fidèle disciple de Godefroid de Fontaines, logique jusqu'au bout dans son intellectualisme, l'adversaire incisif des théologiens franciscains qui subit cependant fortement l'influence de Duns Scot, le précurseur du nominalisme enfin, dont on décèle chez lui les premiers linéaments. Sans être un penseur de première grandeur, Gui Terreni ne manqua cependant pas d'originalité et il méritait le traitement de faveur que lui a réservé le P. X.

Dans un appendice, outre la table des matières des questions quodlibétiques, ordinaires et disputées, on trouvera le texte de plusieurs questions inédites, que nous croyons utile de signaler : 1. *Utrum unitas speciei sit realis* (Quodl. 4 q. 2) ; 2. *Utrum ad actualem cognitionem creaturae requi-*

ratur actualis cognitio Dei (Quodl. 3 q. 7, déjà éditée par le P. X. ; cf. *Bull.* I, n° 757) ; 3. *Utrum possit efficaci ratione probari quod Deus sit causa effectiva omnium* (Quodl. 4 q. 3 a. 1 et 3) ; 4. *Utrum beatitudo consistat in actu intellectus an voluntatis* (Quodl. 1 q. 3 a. 2) ; 5. *Utrum parvuli iudaeorum sint invitis parentibus baptizandi* (*Comm. sup. Decr. Grat., De consecrat.* d. 4 c. 110 Parvulorum) ; 6. *Utrum papa posset usurarium absolvere absque restitutione* (Quodl. 4 q. 11) ; 7. *De iure vectigalia imperandi* (*Concordia evangeliorum*, sup. Mt. 9,9). — Ces trois dernières questions étaient déjà éditées (cf. *Bull.* I, n° 1176). H. B.

404. C. MICHALSKI. *La lutte pour l'âme à Oxford et Paris au XIVe siècle et sa répercussion à l'époque de la Renaissance.* — Proceedings of the Seventh International Congress of Philosophy held at Oxford, England, September 1-6, 1930. Editor G. RYLE (Oxford, University Press, 1931 ; in 8, xxxv-523 p.) 508-515.

Dans les problèmes de psychologie débattus au XIVe siècle, — rapports entre l'âme et le corps, intellect agent, immortalité, — Averroès et Alexandre d'Aphrodise ne cessèrent de faire sentir leur influence. En ceci non plus il n'y a pas de solution de continuité entre le moyen âge et la Renaissance. La brève communication de M. M. le montre en larges traits, sans négliger toutefois les nuances nécessaires.

A Oxford, Thomas de Wilton professe les théories de Siger de Brabant, tandis que Richard Fitzralph tente de christianiser l'averroïsme en faisant jouer à Dieu le rôle d'intellect agent unique. Le fidéisme apparaît avec Ockham, qui oppose à la foi les *demonstrationes* et les *persuasiones*. Mais c'est à Paris, avec Jean de Jandun (dont M. M. signale une *Expositio* sur le *De anima* jusqu'ici inconnue, dans *Erfurt Ampl. Fol. 336*) que ce fidéisme revêt une teinte averroïste, tandis que chez Jean Buridan et l'école terministe il se colore d'alexandrinisme. Ce dernier courant se répand en Europe centrale par Lorent de Lindore, et dans la question de l'immortalité de l'âme, un Thierry d'Erfurt est le parfait fidéiste. Pomponazzi, à Padoue, n'a donc pas ressuscité un Alexandre d'Aphrodise oublié par l'époque antérieure. H. B.

405. A. D. MENUT. *Nicole Oresme's First Work in French.* — Romanic Review 26 (1935) 12-17.

En se basant surtout sur la finale d'un manuscrit de Bâle (*Univ. F. V. 6*) E. Bridrey avait voulu placer en 1346 le *Livre de divinacion* de Nicolas Oresme, traduction de son *Contra iudiciarios astronomos et principes in talibus se occupantes*. Ce serait là, et de loin, le premier traité composé en français par Oresme.

Un coup d'œil sur le manuscrit de Bâle ruine cette chronologie : on n'y lit que la date, manifestement erronée, de 1316. En replaçant le traité dans la perspective des autres écrits astrologiques d'Oresme, M. M. propose de corriger la faute du copiste par 1366 et de fixer à cette année le *Livre de*

divinacion. Celui-ci aurait suivi de près la traduction française du *Quadripartitum* ou *Tetrabiblios* de Ptolémée, à une époque où Nicolas exerçait déjà son activité de traducteur pour Charles V. Le *Quadripartitum* aurait donc la priorité parmi les ouvrages français d'Oresme. H. B.

406. A. LEVASTI. *Simone da Cascina.* — Vita cristiana 8 (1936) 301-320.

On connaît peu de choses de la vie et des écrits du dominicain Simon de Cascina, maître en théologie et prieur du couvent de Sainte-Catherine à Gênes en 1381. D'après l'auteur des Annales de ce couvent il aurait écrit de nombreux ouvrages : *multa scripsit latina et pisana lingua, quae adhuc extant, vel verius dicam, paucos ante annos extabant ; nunc non : suspicor ad obtegendos alios libros perrexisse.* Les recherches entreprises par M. L. lui en ont fait retrouver deux : une traduction rimée des sept psaumes de la pénitence et le *Colloquio spirituale*, tous deux inédits. H. B.

407. A. COVILLE. *Le Traité de la ruine de l'Église de Nicolas de Clamanges et la traduction française de 1564.* — Paris, E. Droz, 1936 ; in 8, 201 p. Fr. 40. XVe s

M. C. se propose dans le présent travail de fixer les origines précises, les formes diverses, la portée immédiate, les destinées pendant trois siècles du *De ruina et reparacione ecclesie*, connu jusqu'à nos jours sous le titre inexact de *De corrupto ecclesiae statu*. Les historiens qui ont consacré des études — rares et incomplètes — à l'auteur et son œuvre, se sont contentés des éditions faites de 1483 à 1700. M. C. a le grand mérite de ne plus suivre ce chemin battu et de s'adresser aux manuscrits. L'étude des douze manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris l'amène aux conclusions suivantes : 1. Le premier et véritable titre est *De ruina et reparacione ecclesie* (le titre *De corrupto ecclesiae statu* paraît pour la première fois en 1494 chez Jean Trithème) ; 2. Le traité dans sa rédaction authentique est œuvre certaine de Nicolas de Clamanges ; 3. Sa rédaction se place à la fin de 1400 ou dans la première partie de 1401 ; 4. L'initiative du traité semble venir de Pierre d'Ailly ; 5. Les manuscrits de Wolfenbüttel montrent un certain remaniement (atténuation d'expressions, suppression de passages importants).

Nicolas de Clamanges dénonce en termes virulents et les maux et les calamités de l'Église. La convoitise des biens terrestres est à la source de tout. Le pape n'est pas attaqué directement, mais son gouvernement et ses exigences financières. Les cardinaux ne sont pas épargnés, ni les évêques,ni les chanoines, ni les Mendiants. Mais après la *ruina*, décrite sans ménagements, vient la *reparacio*. Il faut extirper le schisme, non par des négociations ou des légations, mais par la prière qui obtiendra du Christ qu'il remette l'ordre dans l'Église. Solution qui rapproche Clamanges des mystiques.

M. C. signale l'*Expositio super Ysayam* dans *Paris Arsenal 137*, composée par Nicolas de Clamanges entre 1423 et 1426, dans laquelle l'auteur, devenu vieux, nous parle de son temps, du schisme et de l'Église.

Cette étude originale de M. C. se parfait par l'édition du texte latin du *De ruina et reparacione ecclesie* d'après les deux meilleurs manuscrits, *Paris Nat. lat. 3128* et *3625* et par la réédition de la traduction française parue dans le *Livre des Martyrs* de Jean Crezpin à Genève en 1564.

Signalons que J. Boots a récemment analysé ce traité et en a comparé le contenu avec le *De squaloribus curiae romanae* de Mathieu de Cracovie (cf. *Bull.* II, nº 546). J. L.

408. K. ZÄHRINGER. *Das Kardinalkollegium auf dem Konstanzer Konzil bis zur Absetzung Papst Johanns XXIII.* (Münsterische Beiträge zur Geschichtsforschung 59). — Münster, F. Coppenrath, 1935 ; in 8, 123 p. Mk. 3.

Dans un premiér chapitre, l'auteur résume l'activité du Sacré Collège avant Constance. Sa tendance à accroître son droit de collaboration, son influence dans les nominations et ses avantages financiers, se trouve enrayée par certains papes, comme Grégoire XII. Le droit de convoquer le concile est reconnu aux cardinaux par plusieurs auteurs : Henri de Langenstein, Antoine de Butrio, Conrad de Gelnhausen. Le second chapitre est un enchaînement de courtes notices biographiques sur chaque cardinal présent à Constance. Les plus importants sont Pierre d'Ailly, Guillaume Fillastre, François Zabarrella. Le seul fait de retrouver parmi les cardinaux certains grands publicistes et certains prédicateurs fameux de l'époque, nous avertit que l'influence du Sacré Collège sera prépondérante en beaucoup de circonstances. Pour juger de son rôle dogmatique il ne faut pas perdre de vue que le Collège contient plus de juristes et de canonistes que de théologiens. L'auteur repasse alors les principaux faits du concile en marquant pour chacun d'eux le rôle joué par les cardinaux. Il s'arrête plus longuement à la déposition de Jean XXIII.

Cette dissertation fait un judicieux usage des nombreux travaux déjà parus sur le sujet. Une prochaine étude poursuivra les phases ultérieures du concile, pendant lesquelles se présenteront les questions de réforme, de priorité et d'élection pontificale. J. L.

409. LAURENTII VALLAE *De libero arbitrio*. Edidit M. ANFOSSI (Opuscoli filosofici, Testi e documenti inediti o rari 6). — Firenze, L. S. Olschki, 1934 ; in 8, 58 p. L. 20.

Melle A. nous donne du *De libero arbitrio* de Laurent Valla une édition parfaite, pour le fond et pour la forme. Elle a collationné trois manuscrits de Munich (*Clm 3561, 78* et *17523*) et les deux éditions de Louvain 1483 et Bâle 1543 (pourquoi pas plutôt le modèle de celle-ci, Bâle 1518?). Ces témoins se répartissent en deux groupes, que séparent des divergences en général d'assez minime importance. Aucune des deux familles n'est excellente et Melle A. a dû recourir tantôt à l'une tantôt à l'autre ; parfois même elle a dû accepter le témoignage de la seule édition de Bâle contre les quatre autres témoins (par ex., lignes 190, 443, 704 — dans ce dernier cas avec moins de raison, semble-t-il). Les notes sont réduites à l'indication des citations explicites.

Dans son *De vero bono* Laurent Valla avait entrepris la réfutation des quatre premiers livres du *De consolatione philosophiae*. Le *De libero arbitrio* est consacré à la critique du cinquième, où Boèce s'était efforcé de concilier la liberté humaine avec la préscience et la providence divines. Valla trouve cette solution insuffisante et cherche une voie nouvelle en distinguant entre possibilité et nécessité d'être. Il représente en somme la position traditionnelle, qui situe le mystère dans la science divine.

Melle A. nous annonce une étude sur les idées de Valla. On ne peut que souhaiter de la voir paraître bientôt. H. B.

410. *Schriften des Nikolaus von Cues in deutscher Uebersetzung.* Heft 1. *Der Laie über die Weisheit*, von E. BOHNENSTÄDT (Philosophische Bibliothek 216 a). — Leipzig, F. Meiner, 1936 ; in 8, III-108 p. Mk. 3.50, rel. 4.50.

Ce volume inaugure une traduction allemande des œuvres de Nicolas de Cues, en connexion avec la grande édition latine de l'Académie de Heidelberg, et que la librairie Meiner insère dans sa méritoire *Philosophische Bibliothek*. Il contient la première partie de l'*Idiota*, c'est-à-dire les deux livres *De sapientia*, écrits à Rieti et Fabriano en juillet-août 1450. Une substantielle introduction de M. B. (p. 19-40) situe ce dialogue entre les deux grands ouvrages qui l'ont précédé et suivi, le *De docta ignorantia* (1440) et le *De visione Dei* (1453). Les thèmes fondamentaux y sont mis en un relief qui aidera grandement à la compréhension du texte. Celui-ci, à son tour, est suivi d'une série de notes explicatives (p. 92-103), de brèves indications bibliographiques (p. 104-105) et d'une table latine, avec traduction allemande, des idées principales (p. 106-108). Toutes ces facilités ont leur prix. P. 108, traduire *theologia sermocinalis* par *Laientheologie* nous paraît très peu heureux, même avec les explications données p. 102.

Quoiqu'il n'en soit pas fait mention, la traduction paraît faite sur l'édition de Paris 1514, dont la pagination est indiquée en marge. Ce détail répété dans l'édition latine de Heidelberg, permettra d'y retrouver facilement le texte original. M. B. annonce comme imminente (elle vient en effet de paraître) l'édition critique de l'*Idiota* par M. L. Baur, mais ne nous dit pas s'il en a tiré quelque appoint pour sa traduction.

Une préface (*Nikolaus von Cues als Philosoph*, p. 1-18) de M. E. Hoffmann, directeur de la collection, insiste sur le platonisme de Nicolas de Cues, en particulier dans sa dialectique trinitaire. Ce platonisme est l'aboutissement d'une tradition qui s'est poursuivie à travers tout le moyen âge et, fondamentalement, peut être considéré comme plus proche du vrai Platon que celui de l'Académie florentine, sur le point d'être fondée par Marsile Ficin. H. B.

411. B. KIESZKOWSKI. *Averroismo e platonismo in Italia negli ultimi decenni del secolo XV.* — Giorn. crit. Filos. ital. 14 (1933) 286-301.

M. K., qui a déjà publié cette étude en 1932 dans *Przeglad filozoficzny*, a eu l'heureuse idée de la rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs en la traduisant du polonais en italien.

Dans les trois dernières décades du XVe siècle en Italie on peut distinguer sommairement quatre courants philosophiques : le thomisme et le scotisme, qui continuent la scolastique médiévale ; le platonisme et l'averroïsme, qui marquent l'apport du nouvel esprit de la Renaissance.

L'averroïsme padouan, représenté à cette époque par Nicoletto Vernia, s'intéresse surtout aux problèmes de philosophie naturelle et de psychologie, qu'il sépare nettement de la métaphysique et de la psychologie spéculative. Le platonisme florentin combat l'averroïsme, accusé de ruiner la religion et de nier l'immortalité de l'âme par sa théorie de l'intellect actif unique ; il s'oppose d'autre part à la scolastique par ses tendances au syncrétisme religieux. Lui-même place l'homme au centre de ses spéculations.

Ainsi donc, nature du monde, nature de l'homme, voilà, selon M. K., l'objet principal qui caractérise à la fin du XVe siècle les deux grands courants philosophiques de la Renaissance italienne. H. B.

XVIe s. **412.** I. SONNE. *Intorno alla vita di Leone Ebreo.* — Civiltà moderna 6 (1934) 162-193.

Un examen sagace des documents permet à M. S. de secouer quelques opinions généralement reçues touchant la biographie de Léon l'Hébreu. Contre C. Gebhardt et H. Pflaum, il maintient que vouloir faire naître l'auteur des *Dialoghi d'amore* avant 1460 c'est méconnaître le sens des textes. Loin d'avoir exercé la médecine dès Lisbonne (où il résida jusqu'en 1483), Léon n'apparaît comme *phisico* ou *medico* que dans les actes postérieurs à 1501. Il serait donc demeuré dans les affaires paternelles beaucoup plus longtemps qu'on ne le dit d'ordinaire et son premier séjour en Italie (1492) prendrait de ce fait une tout autre signification. Au lieu de parcourir la péninsule, de fréquenter l'Académie florentine et Pic de la Mirandole, il serait resté à Naples jusqu'à son départ pour Gênes en 1495. Tandis que les anciens biographes le maintiennent dans cette ville jusqu'en 1505, année où il réapparaît à Venise, M. S. le fait repartir bientôt après pour l'Italie méridionale, où il retrouve son père, à Monopoli d'abord, cité vénitienne, puis à Barletta, cité aragonaise. Après 1507 une obscurité complète enveloppe son sort.

L'enquête serrée de M. S. modifie donc considérablement la période italienne de la vie de Léon l'Hébreu. Son portrait intellectuel aussi : ce philosophe n'apparaît pas comme un pur produit de la Renaissance italienne dont, par une faculté propre à sa race, il se serait entièrement assimilé l'esprit ; la culture qu'il tient du judaïsme espagnol est restée chez lui fondamentale et l'influence de la pensée italienne s'est bornée à donner une forme à ce contenu.

L'étude de M. S. a paru aussi à part dans les *Quaderni di critica della Civiltà moderna* 2 (Firenze, Valecchi, 1934 ; in 8, 35 p. L. 6). H. B.

413. R. G. VILLOSLADA. *Jacobo Almain y Francisco de Vitoria.* — Estud. ecles. 15 (1936) 311-325.

Le titre de cet article est un peu fallacieux, car la place qu'y occupe François de Vitoria est, en somme, assez restreinte. Si le futur professeur de Salamanque, fut le contemporain de Jacques Almain à Paris, il n'en fut pas l'élève et il est difficile de préciser les relations qu'il entretint avec lui. Pour mesurer l'influence qu'il en subit, une étude comparative de leurs ouvrages serait nécessaire ; elle n'est que très vaguement esquissée ici.

Le P. V. expose les idées de Jacques Almain sur la supériorité du concile d'après deux de ses écrits, édités par E. Dupin parmi les *Opera* de Gerson : la *Quaestio resumptiva agitata in Vesperiis magistri Ludovici Ber* (séance académique de mars 1512, à laquelle assista sans doute François de Vitoria) et le *Libellus de auctoritate Ecclesiae et Conciliorum generalium adversus Thomam de Vio* (mai 1512). Les doctrines gallicanes chères à l'Université de Paris s'y reflètent fidèlement ; elles avaient été remises à l'avant-plan par les événements du jour : le conciliabule de Pise-Milan et les poursuites de l'Université contre le *De auctoritate papae et concilii* de Cajétan. H. B.

414. F. SCHLAGENHAUFEN S. J. *Die Glaubensgewissheit und ihre Begründung in der Neuscholastik.* — Zeitschr. kathol. Theol. 56 (1932) 313-374, 530-595.

Comment les théologiens du XVIe siècle se sont-ils posé le problème de la certitude de la foi ? Qu'ont-ils pensé des motifs de crédibilité ? Quelle portée leur est-elle accordée : mènent-ils à la certitude, à quelle certitude ? Voilà les principales questions auxquelles répond très doctement le premier des articles du P. S. Le deuxième déborde les limites de ce *Bulletin* : il poursuit le même examen, en passant par les théologiens post-tridentins tels que Bañez, Grégoire de Valence, Molina, Suarez, jusqu'à l'école nouvelle qui se lève vers le milieu du XVIIe siècle.

La période préparatoire au concile de Trente est représentée par les deux grands rénovateurs de la théologie scolastique, Cajétan et François de Vitoria. Ils sont d'accord, comme leurs successeurs d'ailleurs, pour dire que les motifs de crédibilité ne suffisent pas à faire naître la certitude de la foi ; mais chez le second, foi et lumière de foi prennent une teinte plus volontariste que chez le premier. Au concile de Trente, le courant volontariste, qui se réclamait de Duns Scot, groupe surtout les Franciscains et quelques autres théologiens comme le servite Mazocchius, pour qui la certitude de la foi est due à un acte de la volonté excluant le doute. Ces deux tendances, lumière de foi et influence de la volonté, se partagent à des degrés divers — nous ne pouvons noter toutes les nuances marquées par le P. S. — les théologiens contemporains du concile dont les opinions sont ici recensées : Dominique de Soto, André Vega, Jean Driedo, Alphonse de Castro, Michel de Medina, Pierre de Soto, Melchior Cano. Mais le problème n'apparaissait pas encore dans toute son ampleur, tel que le verront les théologiens qui vont suivre et qui chercheront sa solution dans des voies en partie nouvelles. H. B.

415. L. THORNDIKE. *That Agostino Nifo's « De falsa diluvii prognosticatione » was not published until December 24, 1519.* — Romanic Review 26 (1935) 118-121.

D'après J. G. Th. GRAESSE (*Trésor*, t. IV, p. 678) le *De falsa diluvii prognosticatione* parut pour la première fois à Florence en 1517. Il doit s'agir, dit M. Th., d'une confusion avec l'édition de Florence 1520 ; l'ouvrage n'aurait été publié que le 24 décembre 1519 à Naples. Albert Pighius dans un écrit sur le même sujet, *Adversus prognosticarum vulgus*, publié à Paris en mars ou avril 1519 et dédié à Augustin Nifo lui-même, ne connaît pas encore le *De falsa diluvii prognosticatione*. Sans doute Nifo, de son côté, ne fait aucune allusion au traité de Pighius, mais cette ignorance peut très bien être feinte, Nifo ne s'étant jamais montré fort scrupuleux en matière de propriété littéraire. H. B.

416. A. POLET. *Une gloire de l'humanisme belge. Petrus Nannius, 1500-1557* (Université de Louvain, Recueil des travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie, 2e série 39). — Louvain, Bibliothèque de l'Université, 1936 ; in 8, XVI-350 p. Fr. 75.

Pierre Nannius appartient à l'histoire des lettres plutôt qu'à celle des doctrines religieuses. Un de ses opuscules peut toutefois retenir l'attention du théologien : la *Declamatio quodlibetica de aeternitate mundi*, qu'il publia en 1549 à la suite d'une dispute quodlibétique tenue en décembre 1548. La question précise était de savoir si le monde avait été créé incorruptible ou périssable. Nannius est partisan de la première théorie : comme Adam, le monde matériel avait été créé dans un état de perfection qui le rendait éternel ; c'est le péché originel qui l'a entraîné dans sa déchéance et l'a rendu corruptible à l'égal de l'homme. Ses arguments sont tirés de l'Écriture et d'Aristote, auquel se montrent toujours fidèles les maîtres ès arts de Louvain.

Il nous suffit ici de signaler l'étude fouillée que M. P. a consacrée à la vie et aux œuvres de cet humaniste. On y trouvera en outre le texte de plusieurs écrits inédits et un répertoire de la correspondance de Nannius. H. B,

417. F. CAVALLERA. *La communion des Parvuli au Concile de Trente.* — Bull. Littér. ecclés. 36 (1935) 97-132.

Patiente analyse des avis des théologiens au concile de Trente, aux séances du 7 février-6 mars 1547, 8 septembre-10 octobre 1551 et 6 juin-16 juillet 1562. Il en résulte clairement, comme l'établit le P. C., que le concile a certainement visé toute thèse obligeant à la communion les enfants non encore parvenus à l'âge de raison. Le concile n'a ignoré aucune des raisons apportées en faveur de cette thèse : chapitre VI de saint Jean, textes de saint Augustin, pratique de l'Église primitive. Mais, voulant sauvegarder avant tout la pleine suffisance du baptême pour le salut, il

nie toute obligation pour les enfants de communier ; s'il sauvegarde la licéité de l'ancienne pratique, il nie cependant que les anciens aient impliqué dans cet usage une nécessité quelconque de salut pour l'enfant.

O. L.

418. F. CAVALLERA. *Le décret du Concile de Trente sur la Pénitence et l'Extrême-Onction.* — Bull. Littér. ecclés. 33 (1932) 73-95, 114-140, 224-238.

419. F. CAVALLERA. *Le décret du Concile de Trente sur la Pénitence.* — Bull. Littér. ecclés. 34 (1933) 62-88, 120-135 ; 35 (1934) 125-137 ; 36 (1935) 3-24.

En 1923, le P. C. entreprenait l'histoire génétique de la *doctrina* et des *canones* de la session XIV (25 novembre 1551) du concile de Trente, au sujet des sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Le plan était tout tracé : à l'aide surtout des *Acta genuina* de Theiner et des *Monumenta* de Le Plat, exposer l'avis des théologiens du concile relativement à la doctrine des novateurs (Luther, Calvin, Mélanchton), retracer les discussions des théologiens et des prélats qui aboutissaient à un schéma provisoire, et noter les modifications apportées dans le texte définitif. En 1923-24, le P. C. retraçait de la sorte la genèse des chap. 1-2 relatifs au sacrement de pénitence et celle des canons correspondants (*Bull. Litt. ecclés.* 24, 1923, 277-297 ; 25, 1924, 56-63, 127-143).

Et voici que, depuis 1932, il a repris le travail au sujet des ch. 3-9 et canons correspondants 4-15, épuisant ainsi l'exposé doctrinal de l'Église sur le sacrement de pénitence. La même méthode a été suivie avec ses deux avantages : montrer sur le vif comment le concile a eu soin de ne s'inféoder à aucune école théologique, comme la chose apparaît au sujet de l'essence du sacrement de pénitence ; faire mieux comprendre, par la confrontation avec le texte provisoire, la pensée intime du concile.

Le titre des premiers articles portait au programme l'étude de l'extrême-onction ; celui des suivants n'en fait plus mention. Espérons que le P. C. reviendra à son premier projet.

O. L.

420. M. ALONSO. *El Sacrificio Eucarístico de la última cena del Señor según los teólogos.* — Estud. ecles. 11 (1932) 145-166, 323-368, 461-483 ; 12 (1933) 33-63, 177-198, 449-472.

Cette longue étude doit servir de supplément au lourd volume du P. A., *El Sacrificio Eucarístico de la última cena del Señor según el Concilio Tridentino* (voir *Bull.* I, nº 601) et prouver contre toute objection que la théorie de l'unité sacrificielle entre la Cène et la Croix ne fut professée par aucun théologien catholique authentique avant le XXe siècle. Nous ne signalons ici que le premier chapitre (p. 145-166, 323-334) qui traite des théologiens immédiatement antérieurs au décret du concile de Trente. Le choix du P. A. (il est difficile d'en saisir le critère) s'est porté sur

Michel Helding (1562), Jérôme Niger O. E. S. A. (1554), Pierre Boulenger (1559), Jean Hessels (1561) et Barthélemy Latomus (1559). On n'aura, pensons-nous, aucune peine à reconnaître avec le P. A. que la théorie de l'unité formelle et numérique du sacrifice de la Cène et de la Croix leur est à tous étrangère. Mais de là à déclarer que le concile de Trente a défini la dualité du sacrifice, il y a de la marge. On retrouve ici les défauts que nous avons signalés naguère dans l'enquête du P. A. (cf. *Bull.* I, nº 601) et qui font de celle-ci la défense d'une thèse beaucoup plus qu'un exposé historique tenant compte de toutes les nuances de la réalité. On s'étonne aussi que le P. A. ne fasse aucune allusion à la longue réplique que lui avait opposée le regretté P. de la Taille (voir *Bull.* I, nº 681). H. B.

421. J. LORTZ. *Kardinal Stanislas Hosius.* Beiträge zur Erkenntnis der Persönlichkeit und des Werkes. Gedenkschrift zum 350. Todestag. — Braunsberg, Herder, 1931 ; in 8, XII-242 p. Mk. 5.40.

M. L. n'a pas eu l'intention de renouveler la biographie du cardinal Hosius, ni de faire la chasse aux documents inédits échappés à la sagacité de ses devanciers. Il a voulu dessiner la physionomie intellectuelle et morale de l'évêque d'Ermeland, s'y limitant même à un aspect, le principal il est vrai, celui du polémiste. Le chapitre central de l'ouvrage (p. 28-149) y est consacré, auprès duquel les autres ne font guère figure que d'introduction ou de conclusion : formation intellectuelle (p. 10-27), théologie (p. 150-178), portrait moral (p. 179-222). La fonction qui eût retenu davantage notre attention dans ce *Bulletin*, — celle de président des dernières sessions du concile de Trente, — est laissée dans l'ombre. Il nous suffira donc de signaler ici les principales conclusions de ce livre, indispensable désormais à quiconque voudra connaître ce représentant assez caractéristique de la Contre-Réforme.

Hosius fut homme d'action beaucoup plus que penseur, pasteur beaucoup plus que théologien. Admirateur d'Érasme dans sa jeunesse nourrie d'humanisme, il ne vint à la théologie qu'assez tard, délaissant la « philosophie chrétienne » pour une doctrine plus directement inspirée de S. Augustin. Ce furent les besoins de la polémique, non quelque inquiétude d'esprit ou le désir d'approfondir la vérité reçue, qui lui firent aborder les problèmes âprement débattus de l'autorité de la Bible, de la tradition, de l'Église. Il est le type du théologien purement conservateur, dont la robuste fidélité aux idées reçues va de pair avec une certaine étroitesse d'esprit qui le rend peu soucieux d'entrer dans la pensée de l'adversaire ou d'en reconnaître la bonne foi. Un principe très simple, qui commande toute son attitude : *extra Ecclesiam nulla salus* ; un tempérament sérieusement religieux qui lui donne le sentiment aigu de sa responsabilité envers les âmes dont il a la charge ; tels sont, semble-t-il, les deux traits les plus saillants mis en relief par M. L. Ils expliquent la grandeur du personnage ; ils en accusent aussi les limites. H. B.
